

ASADA Jirô
LE CHEMINOT



Picquier poche

ASADA Jirô

Le Cheminot

Récits traduits du japonais par Yukiko et Didier Chiche-Triller



DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Roman de la Cité Interdite

Titres originaux : *Poppoya* ; *Love Letter*.

© 1997, Asada Jirô

First published in Japan in 1997 by Shueisha Inc., Tôkyô French translation rights in France arranged

by Shueisha Inc. through The Sakai Agency Inc., Tôkyô

© 2000, Éditions Philippe Picquier pour la traduction en langue française

© 2002, Éditions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Mas de Vert B. P. 150

13631 Arles cedex *En couverture* : D. R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0323-8

ISSN : 1251-6007

OceanofPDF.com

Préface

Asada Jirô, né à Tôkyô en 1951, n'a pas été formé dans le sérail littéraire. S'il est devenu écrivain, c'est à l'école de la vie. Ses premiers pas en littérature lui ont valu en 1995 le prix Yoshikawa Eiji, pour son récit *Metoro ni notte (En prenant le métro)*. Mais c'est avec *Poppoya (Le Cheminot)* – prix Naoki 1997 – qu'il a véritablement acquis la notoriété qui est à présent la sienne. Son œuvre, attrayante et variée, révèle un auteur aussi à l'aise dans la fiction historique de longue haleine (*Sôkyû no subaru : Le Roman de la Cité Interdite*) que dans le bref récit d'actualité, touchant et sobre.

Les deux nouvelles présentées ici au public francophone, *Le Cheminot (Poppoya)* et *La Lettre d'amour (Love Letter)*, font partie du recueil intitulé lui-même *Le Cheminot*, et sont peut-être les textes les plus connus d'Asada – le succès qu'elles ont rencontré leur ayant d'ailleurs valu d'être portées à l'écran. Si leur auteur occupe aujourd'hui une place importante dans la littérature populaire japonaise, il le doit en particulier à ces deux récits.

Pourquoi un tel succès ? La question se pose d'elle-même quand on découvre ces nouvelles dont la simplicité, dans le style comme dans l'intrigue, va jusqu'au dépouillement. Pas de fioritures, d'emphase, ni d'effets voyants. Pas de piétinement, non plus, dans ces narrations qui marchent droit à l'essentiel. Autour du même thème – les retrouvailles au-delà de la mort –, ce que raconte Asada, c'est l'histoire toute simple de ces êtres auxquels la vie n'a pas fait de cadeau, jusqu'au jour où... Récits qui disent le regret, la mélancolie, le malaise ressentis à l'idée de l'irréversible, de la vie gaspillée, du temps perdu. Récits d'une rencontre extraordinaire sur fond de banalité.

Entrer dans ces textes, s'efforcer d'en découvrir la saveur et la profondeur, c'est aussi comprendre de quoi est faite la sensibilité du public japonais. Car si ces nouvelles ont eu le bonheur « de plaire et de toucher », c'est peut-être pour avoir su concilier deux traditions.

Première tradition, chère au public japonais : celle des histoires de fantômes, de toutes ces légendes retraçant les moments privilégiés que choisissent, pour se manifester, les âmes des défunts. Moments de vérité pour les vivants. Moments magiques, et qui peuvent apporter le fin mot d'une énigme ou donner un sens à ce qui paraissait absurde.

Autre courant plus récent : celui du réalisme larmoyant – tradition qui, aujourd'hui, persiste en particulier dans ces feuilletons télévisés dont le grand public japonais se montre si friand, et qui sont un peu, *mutatis mutandis*, les héritiers de notre drame bourgeois du XVIII^e siècle. À qui trouverait fastidieux cet étalage de bons sentiments, cette psychologie à l'emporte-pièce ou ces situations stéréotypées constituant nécessairement les ingrédients du genre, il faudrait rétorquer que tout cela répond à un besoin d'autant plus profond, peut-être, qu'il est rarement formulé : besoin de rencontres et de chaleur dans un monde de solitude, de spontanéité dans un monde trop vieux, de sincérité dans un monde de mensonges.

Si Asada choisit de jouer sur ces deux tableaux et d'assumer les contraintes qu'impliquent ces choix, c'est d'abord pour composer un texte dont la première vertu soit d'être *distayant* : ce qui, on en conviendra, est le but premier de la littérature populaire. Dès lors qu'il s'agit de distraire, pourquoi s'interdire les recettes les plus éprouvées ?

Surgissement du mystère, donc, mais au sein même du réalisme : à ses lecteurs japonais, l'écrivain parlera du Japon actuel, et non d'un monde imaginaire. Sur fond de crise économique, ce qu'il évoquera, ce seront toujours des problèmes bien réels. Dans *Le Cheminot*, la privatisation, récente encore, des chemins de fer et la réorganisation des lignes. Dans *La Lettre d'amour*, l'immigration clandestine et le trafic de chair humaine. Le récit est toujours accroché à la réalité, et c'est de cette prose, triste et grise, du quotidien que naît la poésie de l'instant extraordinaire, de la rencontre inattendue, de ce moment où le réel touche au fantastique.

Ces choix d'écriture fournissent donc un cadre que d'aucuns pourraient juger contraignant. Mais ce serait oublier que toute contrainte est libératrice et donne à un auteur le moyen de mettre en œuvre sa créativité. Quand l'écrivain dit « populaire » utilise les contraintes d'un genre et en fait l'occasion d'exercices de style, il retrouve les défis qui se posent à tout écrivain, populaire ou non. C'est bien le caractère convenu des situations et des sentiments qui permet la recherche d'une écriture originale. En l'occurrence, ce que nous propose ici Asada, ce sont deux textes de style et de tonalité contraires.

Car ce qui frappe, aussi, à la lecture de ces deux nouvelles, c'est à quel point elles diffèrent l'une de l'autre : à quel point ces variations autour d'un thème permettent à l'auteur de s'essayer à deux écritures qui s'opposent radicalement. Dans *Le Cheminot*, c'est l'atmosphère neigeuse et feutrée des solitudes montagneuses, la confrontation avec soi-même et le regret d'un monde perdu, en un silence qui préfigure celui de la tombe. Dans *La Lettre d'amour*, c'est la violence du langage et des êtres, la brutalité des bas-fonds, de ce monde interlope et désespéré dont le tumulte, le plus souvent, interdit à l'homme tout face-à-face avec son moi.

Mais dans un cas comme dans l'autre, voici le quotidien dépassé et comme transfiguré par la grâce d'une rencontre. Une rencontre qui, dans *Le Cheminot*, est longuement annoncée et préparée, tant par les propos que par l'atmosphère mystérieuse qui, petit à petit, investit le texte : rencontre à la fois une et triple, et qui abolit le temps. Rencontre brutale, au contraire, dans *La Lettre d'amour*, et d'autant plus pathétique qu'elle s'accompagne d'un choc avec la mort sous son aspect le plus matériel et le plus obscène. Une rencontre miraculeuse dans les deux cas : le repentir du mauvais garçon ne tient-il pas du miracle, autant et peut-être plus que le retour de l'au-delà d'un être aimé ? Comme si notre monde matérialiste et désabusé pouvait être aussi fertile en miracles que le monde de jadis. Comme s'il fallait ne pas désespérer, alors même qu'on s'y attendrait le moins, de voir s'allumer l'étincelle dans la nuit.

DIDIER CHICHE-TRILLER

OceanofPDF.com

LE CHEMINOT

OceanofPDF.com

Après la gare de Biyoro, la petite ligne à voie unique à destination de Horomai restait un certain temps parallèle à la ligne principale, jusqu'au moment de quitter la zone d'habitation.

Le train circulant sur cette ligne n'était qu'un autorail à traction diesel de type KH 12 ; et ce jour-là, un express de tourisme aux compartiments vitrés allait le dépasser en le toisant avec placidité.

Coïncidence horaire ou bien mise en scène à l'intention des vacanciers ? Les passagers de l'express se bousculèrent aux fenêtres pour voir passer cette simple voiture orange – couleur emblématique des anciens Chemins de fer nationaux. Ensuite, comme elle arrivait à une charnière et prenait sur la gauche, des flashes se mirent à crépiter en grand nombre derrière les baies vitrées de l'express.

Le KH 12 – départ : dix-huit heures trente-cinq – était, pour la journée, le dernier des trois trains desservant Horomai.

— Regardez-moi ces m'as-tu-vu avec leurs appareils ! Qu'est-ce qu'ils ont à nous photographier comme ça ? Hein, chef ?

Le jeune mécanicien s'était retourné pour jeter un bref regard sur l'express disparaissant dans les champs enneigés. Puis il avait levé les yeux vers son compagnon de voyage : Senji, qui, debout, occupait la place en principe réservée au mécanicien auxiliaire.

— Ne dis pas de bêtises ! lui répondit ce dernier. Tu sais bien que de nos jours le KH 12 est une sorte de trésor culturel ! Il y a même des gens qui viennent exprès de la métropole, rien que pour l'admirer !

— Alors pourquoi est-ce qu'on supprime la ligne ?

— Va savoir ! Question de fréquentation, de rentabilité ou autre chose du même genre.

— Ah oui... ? fit le jeune mécanicien ; et il secoua le pouce par-dessus son épaule en désignant l'arrière du véhicule. Dans l'unique voiture, il n'y avait pas l'ombre d'un passager : rien que des sièges verts alignés sous la lueur blafarde des lampes fluorescentes.

— Franchement ! poursuivit-il. Quand vous dites ça, on ne croirait pas entendre parler le chef de la gare centrale de Biyoro !

— Pourquoi ?

— Vous savez bien, m'sieur ! Sur la ligne de Horomai, la fréquentation, c'est quelque chose dont on n'a jamais tenu compte. Depuis quatre ans que j'y travaille, c'est toujours comme ça au moment des vacances scolaires. Alors je me demande pourquoi on a attendu jusqu'à maintenant pour fermer la ligne.

— J'en sais rien, moi ! Si elle a pu encore tenir le coup, c'est grâce à ses performances passées ! Une faveur en récompense des services rendus, quoi ! Toi qui es né à Horomai, tu te rappelles bien comme c'était animé dans le temps !

Horomai, terminus de la ligne, avait jadis connu son heure de gloire depuis la fin du XIX^e siècle. C'était alors l'un des centres charbonniers les plus connus du Hokkaidô ^[1] ; la petite ligne, qui s'étendait sur vingt-et-un kilomètres, comptait six gares ; et des trains de type D51, en d'incessantes navettes, rejoignaient la ligne principale avec de pleines cargaisons de charbon. Mais à présent, il ne restait que des autorails à traction Diesel pour effectuer, entre Biyoro et Horomai, des allers-retours matin et soir à l'intention des lycéens. Quant aux autres gares de la ligne, elles n'avaient plus de chef attitré. Dix ans, déjà, que la dernière mine avait fermé.

— Il paraît que monsieur Otomatsu, le chef de gare de Horomai, prend sa retraite cette année. C'est peut-être pour ça qu'on ferme la gare...

— Allons donc ! Tu ne vas pas te mettre à parler comme mon adjoint ! Tu n'imagines quand même pas que les gens de Sapporo soient attentionnés à ce point-là !

Le KH 12 fit une halte à la gare inhabitée de Biyoro-nord – simple formalité...

— Oh ! là, là ! Il faudrait déblayer le quai ; par ici, la neige s'amoncelle...

— Oh ! laisse... En voiture !

Senji, toujours debout à son poste, donna en toute hâte l'ordre du départ, d'une voix rauque. À nouveau, la voiture se mit à glisser sur les champs enneigés, dans un grondement solennel.

Tout en serrant le col de son paletot, Senji poursuivit :

— Otomatsu n'est pas le seul à prendre sa retraite. Mm... l'année prochaine, ce sera mon tour.

— Oui, mais vous, ensuite, vous aurez un poste important : responsable des galeries marchandes de la gare ^[2] !

— Qui t'a raconté ça ?

— Mais comment donc ! Tout le monde le sait à la gare de Biyoro ! Les galeries seront inaugurées au printemps de l'année prochaine, et c'est là que vous serez affecté !

— Ne délire pas ! Je me donne encore le temps de la réflexion. Je me vois mal en costume-cravate, au milieu de tous ces vendeurs venus de la métropole, accueillant le client d'un air déférent.

— Allons donc ! Comme si l'on pouvait rester cheminot toute sa vie ! Ne pas connaître autre chose que le bruit de la SL : *tuut ! tuut !*

Le mécanicien leva la main gauche, et en répétant *tuut ! tuut !* fit mine, avec un air moqueur, d'actionner un sifflet de locomotive.

Senji, distraitement, regarda la plateforme du KH 12 ; elle était parsemée de croûtes de peinture.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la plaque : *Chemins de fer du Hokkaidô*. Quand les Chemins de fer nationaux avaient été privatisés et divisés en plusieurs secteurs géographiques, les sociétés constituées pour prendre en charge chaque secteur s'étaient toutes dotées d'une appellation analogue : *Chemins de fer*, suivie du nom de la région. Mais ce que beaucoup de gens ignorent, c'est que, dans le Hokkaidô, pour le caractère signifiant *fer* on a choisi une graphie inhabituelle. Au lieu de l'écrire avec l'idéogramme *argent* suivi de l'idéogramme *perte*, on a modifié l'orthographe !

Avec tant de lignes déficitaires, les Chemins de fer du Hokkaidô partaient de très bas. Et par superstition – disons : pour attirer la chance –, on a évité d'accoler le caractère signifiant *perte* à celui qui désigne *l'argent*.

Modification graphique assez disgracieuse...

— Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? reprit le mécanicien. Parce que si on m'affecte à la ligne principale...

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

— Les nouvelles rames de la ligne principale, je n'y connais strictement rien ! Mais ça m'embêterait encore plus s'il fallait aller travailler dans un kiosque ou servir des nouilles sur un quai !

— Qu'est-ce que tu me chantes là ! Toi qui sais conduire un tortillard comme celui-là, tu te débrouilleras très bien partout, même aux commandes d'un train à grande vitesse ! Tu devrais plutôt te réjouir !

— Allons ! Moi qui n'ai jamais dépassé le cinquante à l'heure, rien que l'idée d'aller plus vite, ça me fout déjà la trouille ! Je me connais !

Avec ses gants de travail, Senji essuya des gouttes d'eau déposées sur les vitres.

La voiture gravissait une pente douce. À droite comme à gauche, les lignes que dessinaient les montagnes se rapprochaient. Toutes les fois que le train passait un petit tunnel, la neige gagnait en épaisseur.

— Dites donc, m'sieur ! Demain, on devrait sortir le chasse-neige !

Quand on concentrait son regard sur la bande de lumière que découpait le phare à l'avant du train, on avait l'impression d'entrer dans le monde de l'inconnu. Senji, les coudes posés sur le tableau de distribution électrique, affrontait du regard la lumière et l'ombre.

— Quand on sera arrivés à Horomai, tu peux rentrer tout de suite. Ce sont les congés du Nouvel An, et si la voiture tombe en panne en plein voyage, tu ne trouveras personne dans le secteur pour te dépanner.

Le mécanicien jeta un regard concupiscent sur la grande bouteille de saké posée aux pieds de Senji.

— Je comptais bien rester à Horomai ce soir...

— Ne fais pas l'idiot ! Et s'il y a des gens qui veulent prendre le dernier train pour Biyoro ?

— Impossible !

La voiture fit une halte dans une gare située en pleine montagne. Il n'y avait personne ; pas même d'éclairage devant la gare ; rien que des locaux déserts.

— Si je vais chez Otomatsu, fit Senji, ce n'est pas simplement pour lui souhaiter la bonne année ! Imagine ce que devront se dire les deux vieux que nous sommes ! Tu te vois sangloter avec nous, un verre de saké à la main ? Hein ?

— Bon, ça va. Je plaisantais ; faut pas prendre tout ce que je raconte au sérieux, m'sieur ! En voituure !

— Quelle voix de stentor !

— J'imite monsieur Otomatsu.

Peu après, largement au-delà d'une rivière prise par les glaces, au pied de l'ombre noire que faisait un terril, des lumières apparurent : c'était Horomai.

— Actionne le sifflet ! On a cinq minutes de retard. Otomatsu doit nous attendre sur le quai.

Le KH 12 fit entendre un sifflement poussif dont l'écho se répercutait dans les montagnes, comme pour gémir sur ses jours qu'il savait comptés.

Dans le cercle que découpait la sortie du tunnel, apparut toute la gare de Horomai.

Derrière le bâtiment blanc se dressaient les ombres des anciens locaux de la mine et celles des convois, pareilles à des monstres.

Le conducteur et Senji prononcèrent ensemble les formules d'usage, le doigt pointé sur le sémaphore.

Un projecteur illuminait le quai tout en briques. L'espace réservé aux marchandises, jadis encombré de wagons à ciel ouvert et de locomotives, était à présent couvert de neige à perte de vue.

— Regardez un peu ça, m'sieur ! On se croirait dans un conte fantastique !

Il n'était pas jusqu'au bruit des roues qui ne fût assourdi. Le vieux chef de gare de Horomai, brandissant une lanterne, se tenait debout sur le quai du terminus. Une neige très fine tombait sans discontinuer.

— Il a dû rester comme ça, immobile, à nous attendre ; et nous avons cinq minutes de retard ! Le thermomètre est sans doute à moins vingt – ou peut-être plus bas encore !

Portant un épais manteau des Chemins de fer nationaux couvert de neige aux épaules, et la tête coiffée d'une casquette bleu marine au cordon bien noué sous le menton, Otomatsu demeurait planté tout au bout du quai. D'un coup de reins énergique, il se redressa ; puis, afin d'indiquer nettement la direction à suivre, il se mit à déplacer la pointe de ses doigts gantés d'un épais coton.

— Quelle allure, cet Otomatsu ! Un vrai tableau !

— Hé, dis donc ! Ce n'est pas comme ça qu'un jeunot comme toi doit parler de lui ! C'est le chef de gare, ne l'appelle pas autrement ! Regarde-le bien : voilà un vrai cheminot ! Rien de comparable à un idiot de chef de gare qui se retrouve dans une galerie marchande une fois qu'il a quitté l'uniforme ! Lui, c'est une autre pointure !

— Ouais... et son image me met les larmes aux yeux !

Le mécanicien actionna son alarme et tira sur le frein. Le KH 12 s'immobilisa le long du quai, cependant que vrombissait encore le moteur Diesel.

Sur le quai, une fine couche de neige avait eu le temps de s'accumuler pendant les cinq minutes précédant l'arrivée du train. Otomatsu s'approcha ; ses bottes crissaient.

— Bonsoir, Oto, dit Senji. Quel froid, ici ! Tu nous excuseras d'être en retard !

Et il descendit sur le quai en se forçant à sourire.

— Ça ne fait rien. Bonne année !

— Oui ! Bonne année ! J'aurais bien voulu réveillonner avec toi, mais j'ai mon fils Hideo à la maison, avec son bébé.

— Ah bon ? Hideo est papa ? Ce qui veut dire que toi, tu es maintenant grand-père ! Et pour la première fois ! J'imagine la joie que te donne le bébé !

— Il est mignon tout plein !

Senji se cacha la bouche de sa main gantée, craignant que ces suaves paroles n'aient blessé Otomatsu.

— J'avais bien demandé à Hideo de m'accompagner pour venir te souhaiter la bonne année ; mais il reprend le boulot demain : il doit rentrer chez lui. J'espère que tu ne lui en veux pas !

— Mais non ! Il n'y a pas de mal ! Quand on est chef de section à l'administration centrale de Sapporo, c'est bien normal d'être si occupé ! Dis-lui surtout de ne pas se sentir coupable !

— Avant le printemps, il viendra te saluer et te faire ses excuses, je te le promets ! En début de carrière, il était très sûr de lui, il n'arrêtait pas de répéter : « Moi vivant, personne ne touchera à la ligne de Horomai ! » Et voilà le résultat... Désolé. Toutes ces rodomontades n'auront pas servi à grand-chose ! Je suis vraiment navré !

Senji ôta sa casquette et inclina sa tête chauve.

— Arrête, Senji ! C'est la meilleure, celle-là ! Si le chef de la gare centrale de Biyoro se met à me faire des excuses, qu'est-ce que je peux dire, moi...

Otomatsu, confus, passa à côté de Senji et, jetant un coup d'œil dans la cabine de conduite :

— Bonsoir ! dit-il. Venez vous réchauffer dans les locaux de la gare !

Le mécanicien, les yeux fixés sur le dos toujours voûté de Senji, lui répondit :

— Avec cette neige, j'aime autant rentrer tout de suite, chef !

— Comme vous voudrez... « Chef » ? C'est Senji qui vous a dit de m'appeler comme ça ? « Chef » ! Ça me fait tout drôle ! Je n'ai personne à mes ordres !

Et sur ces mots, Otomatsu tira un fanion qu'il cachait dans le dos de son manteau. Il se mit à tapoter le dos de Senji, tout en courbant son corps grand et maigre qui ressemblait à celui d'un échassier.

— Dis donc ! Tu as encore grossi, non ?

— Tu crois ? (Senji finit par se redresser.) J'ai trop mangé pendant les fêtes. Tiens, voilà pour toi, de la part de ma femme !

— Oh, merci ! Enfin, on va pouvoir se payer du bon temps ! Va t'installer dans le bureau. Je viendrai te rejoindre quand le train sera reparti.

Sans prendre la peine de regarder Otomatsu qui allait donner le signal du départ, Senji se dirigea vers les locaux de la gare en enjambant les rails.

La gare de Horomai était une belle construction qui conservait le style des années vingt. Il y avait une vaste salle d'attente très haute de plafond. Dessous, un entrecroisement de grosses poutres aux teintes brunes. On voyait même une lucarne triangulaire ornée d'un vitrail aux motifs romantiques.

Sur le mur, au-dessus du poste de contrôle des passagers encadré de bois, se trouvait encore, laissé là comme par mégarde, l'emblème des Chemins de fer nationaux : une roue motrice. Les bancs, d'un noir luisant, étaient de véritables pièces d'antiquité.

Senji se demanda si du moins l'on ne pourrait pas conserver le local tel quel. Il commença à se réchauffer les mains devant un poêle à mazout et, comme il était jusque-là resté debout sans interruption, s'installa sur un banc.

Dans l'obscurité résonna le sifflet de la voiture diesel.

— Me voilà ! Dis donc ! Regarde, Senji : le magasin *Daruma* a fermé !

De retour dans les locaux, le dos tout imprégné par l'odeur de la neige, Otomatsu, tout en repliant son fanion, avait désigné l'espace qui s'étendait devant la gare.

— Tiens, c'est vrai ! Et qu'est-ce qu'elle est devenue, la vieille dame qui tenait la boutique ?

La boutique en question était un magasin où l'on trouvait un peu de tout, et qui, seul, avait longtemps réussi à tenir le coup ; mais à présent ses lumières s'étaient éteintes et la bâtisse prenait des airs penchés...

— Son fils s'est acheté un appartement à Biyoro. Alors je n'aurais quand même pas pu retenir une dame de plus de soixante-dix ans ! Pour la remplacer, il faudrait peut-être que je me mette à vendre des cigarettes et des journaux !

— Non ! Ne te donne pas de soucis superflus ! Tu ne vas quand même pas tout faire seul : vendre les tickets, nettoyer la gare, entretenir la voie

ferrée, et en plus tenir un kiosque !

— Évidemment ; mais il reste quand même une centaine de maisons à Horomai. Elles ne sont plus habitées que par des petits vieux, c'est vrai, mais ces gens-là peuvent tout de même avoir envie de lire quelque chose, au moins le journal !

Du bureau s'élevait la mélodie mélancolique d'une chanson populaire. L'ombre que faisait le terril donnait à Senji l'impression d'écraser la gare. Il alluma une cigarette.

— Allons ! Que la fête commence ! Voilà un saké de pays qui nous vient de Sapporo ! Un cadeau de Hideo !

— Merci, tu me gâtes avec toutes ces bonnes choses, répondit Otomatsu. Depuis la mort de ma femme, je ne fais rien de spécial, moi, pour la Nouvelle Année.

— Ça fait combien de temps que Shizue nous a quittés ?

— Combien de temps ? Oh, rien que deux ans ! Mais pour moi, c'est comme si ça en faisait déjà dix !

— J'imagine bien qu'elle te manque...

— Ne crois pas ça ! Dans la région il n'y a rien que des vieux de la vieille, comme moi ! Alors tu sais, je suis endurci ! Bon, on éteint le radiateur ici, et on rentre !

Avant d'entamer le festin, Senji avait quelque chose à ajouter :

— Au fait... pour le printemps de l'année prochaine, je crois que je vais réussir à me recaser : dans les galeries marchandes de la gare !

— Ah bon... eh bien, bravo !

— Alors je me suis dit que toi aussi, tu pourrais peut-être venir à Biyoro. Ce sera un bâtiment de onze étages avec des ascenseurs vitrés. Un projet élaboré en commun par la Compagnie et par un grand magasin de Tôkyô. Je pourrais plus ou moins intercéder en ta faveur...

— Bah ! Je n'ai besoin de rien !

Senji se tut, songeant qu'il avait été maladroit dans ses propos.

— Tu es bien gentil, continua Otomatsu, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée de vouloir m'aider.

— Pourquoi ?

— Voyons ! Moi qui n'ose même pas prendre un escalier roulant ! Au début, on était, toi et moi, de simples cheminots, c'est vrai ! Mais toi, tu t'es finalement retrouvé chef de gare à Biyoro, tandis que moi... Et maintenant, toi et moi, c'est le jour et la nuit !

— Pourtant tu t'y connais, en mécanique !

— Oh non ! C'est vrai que je connais assez bien les chemins de fer, mais je n'ai aucune formation. J'ai tout appris sur le tas, ce qui m'a d'ailleurs valu pas mal de coups de pelle ! Dans ces galeries marchandes, les employés venus de Tôkyô me regarderaient comme un véritable étranger !

Chaque fois que la conversation retombait, le silence de la nuit tout enneigée se faisait envahissant, à un point effrayant.

— Dis-moi, Senji, le petit Hideo ne s'est pas donné trop de mal pour moi, au moins ?

— Pas du tout ! Bon, c'est vrai qu'avec son diplôme de l'université du Hokkaidô, il a plus ou moins entamé une belle carrière : ce n'est pas un subalterne ! Mais de là à pouvoir intervenir sur une question comme celle de la réorganisation des lignes !

— J'aime mieux ça !

Senji essuya la neige qui, au lieu de fondre, gelait instantanément sur les épaules d'Otomatsu, et redevint silencieux.

— Ta femme va bien ? lui demanda Otomatsu.

— Oui. Et elle n'a toujours pas maigri !

Un souvenir déplaisant surgit dans la mémoire de Senji.

Il crut revoir Otomatsu, le front baissé dans la chapelle ardente de l'hôpital, à Biyoro, lorsqu'il avait perdu sa femme. L'épouse de Senji avait depuis lors toujours reproché à Otomatsu de s'être refusé à accompagner celle-ci dans son agonie. Elle le disait insensible. Malgré les nombreux appels qu'il avait reçus, tous aussi alarmants les uns que les autres, Otomatsu s'était effectivement contenté de prendre le dernier train pour Biyoro après avoir éteint derrière lui les lumières de la gare de Horomai. Un nombre incalculable de fois, la femme de Senji avait téléphoné à Otomatsu ; et finalement, c'est elle qui avait accompagné l'épouse de ce dernier

jusqu'aux portes de la mort. Elle lui en avait tenu rigueur, et c'était bien normal. Ce jour-là aussi, comme tous les autres jours, dans un manteau couvert de neige glacée, Otomatsu était resté immobile au chevet de la défunte, tête basse. Rudoyé par la femme de Senji qui en le secouant lui reprochait de ne pas verser la moindre larme, il s'était borné à lui répondre en un murmure :

— Non, moi, je ne suis qu'un cheminot. Pour un malheur personnel, je n'ai pas le droit de pleurer.

Il s'était contenté de demeurer sur place à chiffonner son manteau au niveau des genoux, et sans laisser couler une seule larme.

À ce spectacle, Senji avait cru, à nouveau, entendre grincer les roues du D 51, et sentir monter à ses narines l'odeur de sa fumée grasse.

— Dis-moi, Senji...

Otomatsu enleva sa casquette et la posa au-dessus du poêle. C'était une casquette des Chemins de fer nationaux : bleu foncé et entourée d'un cordon rouge délavé, avec une médaille qui représentait une roue motrice. Senji avait un peu honte de celle qu'il portait...

— Oui ?

— Mon sort à moi importe peu, poursuivit Otomatsu. Mais, le KH, lui, qu'est-ce qu'il va devenir ?

— Ma foi... Le KH 12 date de 1952, quand nous étions encore à la chaudière du D 51.

— Alors... il va finir à la ferraille ?

— Il aura fait du bon travail, celui-là !

Senji se rappelait encore parfaitement ce jour où un train de type KH 12, flambant neuf, avait été mis en service sur la ligne de Horomai.

Il crut se revoir, de gros cordons de paille à la main, en train de polir les roues du D 51. Otomatsu, au tender, brassait du charbon. Le long de la voie ferrée, villageois et mineurs agglutinés observaient la scène. Quand le KH 12 rutilant avait jailli de l'obscurité du tunnel, la foule l'avait accueilli avec des cris, comme on accueille une victoire. « Oh, Senji, regarde ! L'autorail ! Un KH 12 ! » s'était écrié Otomatsu ; et sans quitter le tender, il avait brandi sa pelle. Les ovations des spectateurs s'étaient poursuivies jusqu'à ce

que le chef de gare, debout à l'extrémité du quai, ait reçu le bâton pilote marquant le passage du train.

— Ma foi, dit Otomatsu, si le jeunot qui était à la chaudière du D 51 arrive à l'âge de la retraite, on ne va quand même pas demander à un train de servir plus longtemps qu'un homme ! Ce serait trop cruel !

— Mais, Oto ! Notre KH 12, si ça se trouve, est le dernier autorail de tout le pays ! Avec un peu de chance, il pourra se recaser dans un musée ou dans un de ces parcs où on expose des wagons du temps jadis !

— Dans ce cas, moi aussi, je vais demander qu'on m'expose dans un musée !

Tous deux s'étaient enfin mis à rire ensemble.

— Bon, on va fêter le Nouvel An !

On éteignit les lumières du quai. Les reflets de la neige éclairaient vaguement la salle d'attente.

— Tiens, qui est-ce qui a laissé ça ?

Il y avait, sur un banc placé contre le mur, une poupée de celluloïd assise, les bras ouverts.

— Tiens, c'est vrai ! répondit Otomatsu. Elle était là, tout à l'heure, en train de jouer... Oui : elle est partie et je ne m'en suis même pas aperçu !

Otomatsu se précipita sous le porche, qui découpait un carré dans l'obscurité, et scruta l'espace qui s'étendait devant la gare.

— Un petit bambin de celluloïd ! Elle n'a pas l'air neuve, cette poupée ! Tu as eu de la visite ?

— Pas vraiment, répondit Otomatsu ; je ne l'avais jamais vue. Une petite fille. Elle est restée là un bon bout de temps à s'amuser.

— Une petite fille que tu n'as jamais vue ? Impossible !

— On l'aura amenée en voiture pour les fêtes... Elle n'était pas plus grande que ça ; très mignonne, avec un cartable à bretelles tout rouge.

— Un cartable à bretelles ?

— Elle disait que c'était son père qui le lui avait acheté, pour qu'elle puisse entrer à la grande école ce printemps. Elle était adorable : elle s'est

mise au garde-à-vous en me disant : « Regardez, monsieur ! » Et elle ne m'a plus lâché d'une semelle !

— On sait que tu aimes bien les enfants.

Otomatsu n'avait pas d'enfant.

Derrière le bureau se trouvaient deux pièces de six tatamis chacune et une cuisine : c'était toute la résidence d'Otomatsu.

Sur le modeste autel familial était posée une photographie de son père en uniforme ; et à côté, une autre, de sa femme encore toute jeune.

Senji alluma un bâton d'encens et resta un moment à considérer ces portraits.

— Et tu n'as pas de photo de ta fille ?

— Mais non ! Elle avait à peine deux mois quand elle nous a quittés.

— Elle s'appelait comment, déjà ?

— Yuk'ko. Comme la première neige était tombée le dix novembre, jour de sa naissance, on l'avait appelée Yuki (neige) et Ko (enfant) : Yuki-ko. Tu te souviens ? On a même dit qu'un jour, on la marierait à Hideo !

— Ah... oui ! Hideo devait être collégien. Quand je lui ai demandé s'il était d'accord pour l'épouser, ça l'a mis mal à l'aise ! Au point qu'il ne voulait même plus la prendre dans ses bras !

Assis face à face à une table ronde, tous deux buvaient du saké froid.

Ils avaient éteint la radio ; même le bruit de l'eau coulant en un mince filet avait quelque chose de gênant.

— J'ai honte de le dire, mais je continue à compter l'âge de Yuk'ko. Si elle était en vie, elle aurait aujourd'hui dix-sept ans !

— C'est vrai que tu l'as eue sur le tard.

— J'avais quarante-trois ans, et ma femme trente-huit, quand le ciel nous l'a donnée. Hélas...

Il était bien rare d'entendre Otomatsu se plaindre ainsi.

Le chef de gare Sato Otomatsu fut tiré du sommeil par une présence humaine au guichet. La pendule, d'une ponctualité toujours parfaite, sonnait minuit.

— Monsieur ! Monsieur !

Quelqu'un essayait de regarder à travers la fenêtre en plastique du guichet. Une voix douce appelait Otomatsu.

— Qui ça peut bien être à une heure pareille ! Il y a une personne malade ?

Pour ne pas éveiller Senji qui, enveloppé dans sa couette jusqu'à la tête, dormait profondément, Otomatsu se déplaça avec d'infinies précautions. Il tira le rideau, et vit une petite fille avec un foulard rouge, accoudée au guichet. Elle était plus grande que celle de la veille, mais avait les mêmes yeux, bien fendus en amande.

— Ah... C'est pour la poupée ?

Elle fit oui de la tête.

Il passa sur son pyjama une robe de chambre fourrée pour rejoindre la salle d'attente.

Sans qu'on s'en soit aperçu, la neige avait cessé de tomber. De l'entrée partait une traînée lumineuse laissée par la lune.

Un lointain grondement semblait venir des cieux.

— Tu viens de la part de ta petite sœur ?

Otomatsu lui remit la poupée de celluloïd.

Elle le paya d'un charmant sourire.

— Sa poupée lui manquait tellement ! Il fallait voir comme elle pleurait !

— Dis donc, tu es gentille de t'occuper d'elle comme ça ! On ne voit pas beaucoup ta famille par ici ! Vous venez d'où ?

« Une fille aussi jolie et au teint si clair doit être d'une grande ville ! » pensa-t-il.

— Nous sommes de la famille Sato, pas loin du sanctuaire.

— Ma foi ! Sato, Sato... ! Il n'y a que des Sato par ici ! Moi aussi, je m'appelle Sato ! Voyons... Près du sanctuaire ? Le marchand d'huile ?

— Non, fit-elle de la tête.

— Alors, c'est Issa ? Ou Torao ?

Sans mot dire, elle continua à faire non, apparemment indifférente à ce questionnement. Elle semblait parfaitement savoir que dans ce village il n'y avait plus que des vieux !

— Nous sommes venues chez grand-père pour les vacances.

« Arrêtons de la questionner ! » songea-t-il.

— Tu n'es pas prudente de te promener comme ça toute seule ! Il n'y a pas d'ours par ici, mais tout de même ! Tu pourrais très bien t'enfoncer dans la neige ou t'écarter du talus ! Et ça risquerait de te coûter la vie ! Attends-moi donc, je vais te raccompagner !

— Non, non ! J'habite tout près ! Et avec la lune, il fait très clair !

Il y avait dans son langage assurance et lucidité.

— Quel âge as-tu ?

— Douze ans.

— Alors, tu vas au collège ? Non, pas encore...

— Je termine l'école primaire. J'entrerai cette année au collège. Dites, m'sieur...

Luttant contre le froid et piétinant sur place, elle cessa de parler.

— Pipi ? Les toilettes sont à droite en sortant. Attends, je vais allumer.

Otomatsu ouvrit doucement la porte du bureau pour rétablir le courant. Un éclairage un peu terne illumina le quai enneigé.

— J'ai peur toute seule. Vous voulez bien venir avec moi ?

— Bon, d'accord, je t'accompagne.

En se penchant un peu, la fillette mit sa main dans celle d'Otomatsu.

— Allons ! Il n'y a pas de raison d'avoir peur, voyons.

En tenant cette petite main, Otomatsu se sentit tout triste. Comme s'il avait retrouvé, dans cette enfant comme dans sa petite sœur venue la veille au soir, l'image de sa fille morte : Yuk'ko. Pourquoi une telle pensée ? Était-ce de savoir qu'il ne serait plus là trois mois plus tard ?

Sans cette maudite grippe, Yuk'ko aurait grandi comme elle ; comme elle, chaque soir elle aurait pu prendre la main de son père pour aller faire pipi... Tout le mal venait de ce que la petite était née dans un village dépourvu de médecin et qu'on l'avait mise à dormir dans une pièce exposée

à tous les courants d'air, à côté du bureau ! C'était à cause de son travail à lui que sa fille était morte ! Cette idée le torturait.

En attendant la fillette devant la porte des toilettes, Otomatsu regardait vaguement dans la direction du quai opposé.

Cela s'était passé dix-sept ans plus tôt. Un matin, par une tempête de neige, il avait vu sa femme partir de ce même quai, avec Yuk'ko enveloppée dans ses bras. Comme tous les jours, de son doigt tendu il avait donné à la voiture le signal du départ ; et le soir, la voiture avait ramené Yuk'ko enveloppée dans la même couverture, mais toute froide...

— Et tu te sers de ton fanion pour accueillir une enfant morte ? lui avait dit sa femme, accroupie sur le quai couvert de neige et serrant très fort Yuk'ko contre son sein.

Quelle réponse lui faire ?

— Que veux-tu ? Je suis un cheminot. Que veux-tu que je fasse ? Par une tempête pareille, qui guidera le KH, si je ne suis pas là avec mon fanion pour m'en occuper ? Il faut que je modifie l'aiguillage. Les enfants vont rentrer de l'école...

— Ton enfant aussi... lui avait répliqué sa femme, elle est rentrée, comme tu vois ! Yuk'ko est revenue... aussi glaciale que la neige !

Cela avait été leur premier et dernier affrontement.

L'enfant morte poussée par sa femme contre lui, son poids lourd à faire chanceler : cette impression ne l'avait depuis lors jamais quitté. Recevoir ce fardeau lui avait coûté mille fois plus d'efforts que de déplacer des rails pris par les glaces.

Une autre voix lui revint aussi en mémoire : « Dites, m'sieur Oto... Yuk'ko est morte ? » C'était la voix de Hideo. En jetant son cartable de grosse toile, il s'était glissé entre Otomatsu et sa femme, et avait pris le corps de Yuk'ko dans les bras d'Otomatsu pétrifié. « Oh... ma pauvre Yuk'ko ! Et moi qui aurais voulu t'épouser ! Je regrette, madame Shizue. Mais monsieur Otomatsu, quand il agitait son fanion, il le faisait pour nous : il ne faut pas lui en vouloir... hein ? »

Il enferma tous ses souvenirs amers dans sa robe de chambre dont il serra le col, et demeura le front baissé. « Au printemps, songea-t-il, je ne

serai plus cheminot. Alors, je pourrai pleurer. »

— Merci, monsieur !

— Tiens ! Prends ça !

À la petite fille qui venait de sortir des toilettes, il donna une canette de café qu'il gardait bien au chaud dans sa robe de chambre.

— Tu es très jolie ! Et ta maman aussi est certainement très belle. Mais je me demande bien qui c'est...

— Prenez la moitié de ce café, monsieur !

— Non merci, ne te gêne pas ! Prends tout !

Otomatsu avait vu grandir tous les enfants du village ; et tous étaient partis pour la ville ; mais aucun de leurs visages ne l'avait quitté. S'il avait pu ressentir tant de tendresse et de joie au spectacle des enfants d'autrui, quel aurait été son bonheur s'il avait vu grandir ainsi sa propre fille !

Il n'aimait pas se rendre à Biyoro. Il savait que la vue des adolescentes le submergerait de tristesse. Quand il traversait les galeries marchandes en sous-sol, il ne pouvait manquer d'avoir le regard sollicité par tout ce qui était fait pour une fille de l'âge qu'aurait eu la sienne. Il lui était même arrivé de manipuler des cartables rouges à bretelles ou bien d'acheter un foulard ou un blouson, pour en faire ensuite cadeau à des enfants rencontrés au hasard, puisqu'il aurait été absurde de rapporter ces objets chez lui.

La petite fille avait fini de boire. Elle le tira par la manche et lui fit signe de se baisser.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se baissa jusqu'à ce que sa tête touchât presque celle de l'enfant ; aussitôt, elle lui passa les bras autour du cou, le tira vers elle et, en un baiser, fit passer une gorgée de café de sa bouche à la sienne.

— Ouh ! Qu'est-ce que c'est que ça ! Pour une surprise, c'est une surprise !

Elle se mit à sautiller sur le quai verglacé et tomba sur le derrière, avant d'éclater de rire.

— J'ai embrassé le chef de gare sur la bouche !

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut ! Petite polissonne !

— Bon, je reviendrai demain ! Salut !

— D'accord, salut ! Mais fais attention ! Ne marche pas trop au bord, tu risques de tomber dans la neige ! Et ne va pas trop vite !

Il ne fallut à la fillette que quelques secondes pour passer en courant la porte de contrôle des voyageurs, sans cesser de se retourner à plusieurs reprises. Elle semblait avoir des ailes.

— Ne cours pas comme ça !

Quand il regagna la salle d'attente, il n'y avait plus trace de la visiteuse. La lune, avec netteté, éclairait la pièce, et sur les murs de plâtre jauni les vitraux découpaient des motifs en sept couleurs comme ceux d'une lanterne.

Senji fit grincer la porte, les yeux encore pleins de sommeil.

— Qu'est-ce qui se passe, Otomatsu ? Il fait encore noir. Oh... minuit ! On est loin de l'heure du lever !

Il s'était retourné pour regarder la pendule ; puis il bâilla.

— Tu sais, fit Otomatsu, la petite fille d'hier soir... Sa sœur est venue chercher la poupée. Oh, mais... c'est drôle ! Elle l'a encore oubliée !

La poupée de celluloïd était effectivement posée sur un banc.

— Elle reviendra...

— Je voudrais bien la leur rapporter, mais je ne sais même pas d'où elles viennent !

Senji regarda le quai illuminé par la lune, de l'autre côté du passage réservé aux voyageurs, puis fixa Otomatsu d'un air intrigué.

— Dis donc, mon vieux ! Tu as dû rêver ! Comment veux-tu qu'un enfant se promène à une heure pareille !

— Écoute, elle est très jolie, mais alors, quelle polissonne ! Elle doit venir de Sapporo ou d'Asahikawa. Les enfants des villes se couchent tard.

— D'accord, mais là, tout de même, ça fait vraiment trop tard ! Ce n'est pas plutôt un fantôme des neiges ?

— Si c'était un fantôme des neiges, comme tu dis, je serais transformé en glaçon !

— Quoi ?

— Non, rien...

La poupée sous le bras, Otomatsu regagna l'office ; il fit mine de s'asseoir à son bureau et de consigner les faits du jour dans son registre, alors qu'il n'avait rien à noter.

Senji repartit par le train du matin ; et dans l'après-midi Otomatsu reçut un appel téléphonique de l'administration centrale des Chemins de fer, à Sapporo.

Quand il comprit d'où venait le coup de fil, il se mit spontanément au garde-à-vous. Puis une voix familière résonna à son oreille :

— Bonne année ! Hideo à l'appareil. Comment ça va ?

— Tiens, Hideo ? Oh pardon, ce n'est pas comme ça que je devrais m'adresser à un chef de service de l'administration centrale... Ton père a pris ce matin le premier train pour Biyoro.

— Je l'aurais bien volontiers accompagné, mais il fallait que je reprenne le travail dès aujourd'hui.

— Tu n'as pas à t'excuser ! À propos, merci de m'avoir aidé ! Grâce à toi, je pourrai cesser mon activité en même temps que la ligne de Horomai ! Pour un cheminot comme moi, ça fait chaud au cœur... C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à ton père.

Un silence au bout du fil. Otomatsu imaginait Hideo assis à son bureau, là-bas, à Sapporo. Et c'est bien pourquoi il avait simulé la joie.

— Dites-moi, fit enfin Hideo, je viens de vous envoyer les documents. Mais j'ai pensé que ça manquait de politesse d'agir ainsi, et je voulais vous présenter mes excuses de vive voix...

— Tu n'as pas d'excuses à me faire ! Au contraire ! Tu as dû ennuyer passablement tes supérieurs, et j'espère que ça ne nuira pas à ton avancement.

— Oh, non ! Moi, je n'ai rien fait ! C'est mon père : tous les jours il venait à l'administration parlementer avec les responsables. Chaque année, à Biyoro, il rassemblait plus de dix mille signatures pour sa pétition...

— Ah bon ? Senji ne m'en avait jamais parlé ! Je ne savais pas...

— Il enlevait son uniforme de chef de gare pour se mettre en bleu de travail. Quand il avait des congés, il passait la journée debout dans la

galerie commerçante, au sous-sol. Je sais que ce n'est pas à moi, son fils, de le dire, mais... comprenez-moi : même si vous n'en êtes pas convaincu, ne lui en veuillez pas. Je vous demande pardon de tout mon cœur. Je ne suis qu'un incapable.

— Allons ! Ne t'excuse pas ! Je me sens gêné d'entendre un supérieur me parler avec autant de respect.

Un instant, Hideo demeura muet : on n'entendit plus que sa respiration.

— Monsieur Otomatsu, je vous suis reconnaissant de tout cœur.

— Ne sois pas ridicule : c'est moi qui suis confus !

— Non, non, je vous assure : si j'ai pu poursuivre mes efforts jusqu'à ce jour, c'est grâce à vous qui étiez là, sur le quai de Horomai, malgré la pluie et la neige, pour nous faire partir et revenir. Je ne sais comment le dire, mais... vous nous avez communiqué votre énergie !

— Penses-tu ! Ce n'est certainement pas ça qui t'a permis d'entrer à l'université du Hokkaidô et de réussir au concours des fonctionnaires supérieurs !

— C'est vrai. N'empêche ! Je m'exprime mal, mais... tout le monde partage sans doute mon avis – comme tous ceux qui sont partis pour Tôkyô ! Ils n'ont pas pu vous oublier.

— Tu crois ? Si tu savais comme ça me touche, ce que tu me dis là !

Otomatsu raccrocha ; il se sentait vidé de ses forces.

D'un coup, c'était un demi-siècle qui, de tout son poids, semblait peser sur ses épaules. Appuyé des deux mains à son bureau, il demeura un long moment incapable de s'asseoir comme de se redresser.

Dans l'après-midi, la neige s'était remise à tomber – assez dru pour éclipser l'ombre des terrils. Au milieu de ce monde silencieux, Otomatsu entendit comme un bourdonnement d'oreilles, qui lui évoquait le grincement des rails. Il prit sa tête chenue dans ses mains.

Soudain, quelqu'un frappa à la vitre du guichet. Il leva la tête. C'était une lycéenne aux cheveux tressés, en train d'enlever la neige déposée sur sa gabardine.

— Bonjour, monsieur !

La façon qu'elle avait de s'incliner avec politesse ne surprit pas Otomatsu. Une pensée lui traversa brutalement l'esprit : c'était la grande sœur des deux précédentes visiteuses ; elle venait chercher la poupée. La joie illumina soudain le cœur d'Otomatsu !

— Tiens ! C'est toi, la plus grande des trois !

— Ça se voit que nous sommes sœurs ?

Elle souriait en se cachant les joues avec ses gants.

— Comment donc ! Vous vous ressemblez tellement : même visage, même voix !

— Excusez-nous pour hier ; excusez-nous, monsieur !

— Il n'y a pas de mal ! Ça m'a fait une distraction ! Allez ! Entre ! C'est plein de courants d'air par-là !

Avec curiosité, l'adolescente observa la salle d'attente, et la vue des piliers massifs ou des vitraux à l'ancienne lui arracha des cris admiratifs. Son profil était d'une éclatante beauté.

— Et vous êtes revenues toutes les trois au pays voir vos grands-parents ?

— Oui, dit-elle en se retournant et en balançant comme des cordes ses nattes qui lui descendaient jusqu'à la taille.

« Mais bien sûr ! songea Otomatsu. Tout s'éclaire enfin ! »

— Vous êtes les filles de Yoshie, la dame du temple Enmyo !

— Comment ? fit-elle, un moment déconcertée, avant de s'esclaffer à nouveau, d'un rire argentin. Je lui ressemble ?

— Voyons ! Tu as les mêmes traits que Yoshie à l'époque où elle était lycéenne. Ouf ! Ça me travaillait ! Je n'arrêtais pas de me demander de qui vous pouviez être les filles. Ma foi ! Une jolie personne qui soit en âge d'être votre maman... il n'y a que Sato Yoshie pour ça ! Elle était très studieuse ! Au point de présider le comité des élèves au lycée de Biyoro. Allez, entre ! Maintenant que j'y vois plus clair, je vais t'offrir quelque chose, ne serait-ce qu'une compote de haricots rouges !

— Merci, lui répondit-elle en ouvrant la porte du bureau. Elle ôta son manteau qu'elle s'empressa de plier avec soin, et plaça les mains au-dessus

du radiateur. Son uniforme, un costume marin bleu foncé qu'ornait un ruban tout blanc, étonna Otomatsu.

— Tiens ! fit-il. C'est exactement le même uniforme que celui de jadis au lycée de Biyoro ! Maintenant, les élèves ont un blazer ! Eh bien, comme ça, tu es le portrait craché de ta mère !

— Dans le Hokkaidô, beaucoup de lycées publics ont conservé cet habillement.

Jadis, la dernière mine étant encore en exploitation, la salle d'attente avait été plus d'une fois envahie de lycéens. Otomatsu crut à nouveau les entendre : les garçons dans leur uniforme à boutons dorés, les filles en costume marin... Une trentaine, chaque matin. Il faisait l'appel avant le départ du train, et sa femme leur servait de la compote de haricots rouges ou de la lie de saké chauffée.

— Tiens ! lui dit-il. J'ai fait ça pour le Nouvel An, mais je n'ai pas tout mangé : je t'en sers une portion.

Assise sur la marche qui menait à la pièce du fond, elle prit le bol.

— Il doit être content, poursuivit-il, le monsieur du temple Emmyo, avec trois petites-filles aussi jolies que vous ! Ça lui fait de bonnes fêtes !

Tout en crispant sur le bol ses mains transies de froid, l'adolescente se retourna vers la pièce du fond.

— C'est bien rangé, dit-elle.

— Eh oui, je ne peux pas m'empêcher de ranger ! Je n'ai rien d'autre à faire de toute la journée ! lui répondit-il spontanément. Puis il songea : « Le supérieur du temple a certainement parlé de moi à sa petite-fille. Mes histoires ne la regardent pas, il n'aurait pas dû ! » Elle savait donc sans doute qu'il avait soixante ans, qu'il était veuf ; cette idée le gênait.

Elle se mit à déguster sa compote ; ses lèvres serrées l'une contre l'autre ressemblaient aux pétales d'une fleur. De temps en temps, elle jetait un regard à Otomatsu en fronçant les sourcils, ce qui lui donnait un air pensif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Un chef de gare dans un patelin perdu, c'est quelque chose que tu n'avais encore jamais vu ?

— Il ne s'agit pas de ça ! C'est votre uniforme : il est si beau !

— Mon uniforme ? (Otomatsu déploya sa vieille veste de travail croisée.) J'en ai une autre, neuve, mais je préfère porter celle-ci : l'habitude ! (Derrière la fenêtre de verre, des rafales de neige s'étaient mises à gronder.) Oh ! C'est la tempête qui souffle ! Tu peux rester un moment. Le vent arrive de biais !

Comme elle ne répondait pas, il se retourna. La jeune fille était déjà dans la pièce du fond, en train d'admirer des objets de collection disposés sur une étagère.

— Oh ! La plaque du D 51 !

— Ça t'intéresse ?

— Ça vaut dans les trois cent mille yens ! Oh, génial : toute une collection de panneaux d'émail !

— Alors là, tu m'étonnes. Tu es une maniaque du train ?

— Je fais partie du club des amis du train, au lycée. Et je suis la seule fille !

— Ah bon ? Ce n'est pas commun !

Otomatsu ressentait une joie profonde.

Chaque année, il lui était arrivé d'accueillir dans sa gare un ou deux garçons des grandes villes, amateurs de trains, et il avait éprouvé un plaisir indicible à leur raconter le bon vieux temps des Chemins de fer nationaux. Parfois même, après des discussions aussi vives qu'interminables, il avait hébergé ses visiteurs pour la nuit ; mais jamais aucun d'eux n'était revenu. Une petite ligne locale, et qui ne demeurerait en service que pour les navettes desservies par une voiture diesel, n'aurait guère pu attirer plus longtemps leur curiosité.

Tout à sa joie, Otomatsu montrait sa collection à la visiteuse : des plaques en émail indiquant la destination des trains, des panneaux d'autorails, différentes pièces, de vieux tickets, un réceptacle destiné au bâton pilote, un appareil à imprimer la date, introuvable ailleurs mais toujours utilisé.

— Si tu veux, tu peux prendre ce qui te plaît. De toute façon...

Il s'interrompit, et songea : « De toute façon, la ligne sera fermée ce printemps... »

— Mais c'est que... je n'ai pas d'argent sur moi.

— Allons ! Il est bien question d'argent ! Ne te gêne pas ! Tout ce que tu veux, je te le donne !

— Vraiment ? Tout ? Même la plaque du D 51 ?

— Bien sûr ! Ton grand-père a toujours été si bon pour moi ; et d'ailleurs, je suis de sa paroisse.

Une fois terminé son bol de haricots, elle disparut dans la cuisine, se dirigeant aussi sûrement que dans sa propre demeure.

— Oh ! Laisse tout comme ça ! lui dit-il.

Dans la pénombre de la cuisine on la voyait de dos, vêtue de son costume marin et pareille à une fleur de lys. Elle se mit à faire couler de l'eau.

— Dites, monsieur, racontez-moi encore quelque chose...

Il songea que le supérieur du temple aurait pu au moins lui passer un coup de fil. Et puis dans le fond, à y bien réfléchir, si ce dernier s'était abstenu de le faire c'était peut-être par gentillesse. Sans cette visite, Otomatsu aurait bu dès le matin et serait resté à dormir jusqu'à l'arrivée du train du soir. « À croire qu'ils se sont tous donné le mot pour me consoler ! se dit-il. Je me demande bien si Senji participe à ce complot ! »

Ce jour-là, Horomai fut frappé par une tempête si violente que l'on perdait toute notion du temps et de l'espace.

La vieille gare était plongée dans un monde immaculé : un monde privé de son et de lumière. La jeune fille n'était guère bavarde. Manifestant de temps à autre émotion ou admiration, elle écoutait le vieux chef de gare lui raconter ce qu'il avait vu et vécu. Otomatsu ne se sentait pas dans son état normal, à lui parler à cœur ouvert comme il le faisait à présent ; à mesure que les images du passé se présentaient à sa mémoire, il dévoilait tout ce qui était resté au fond de lui pendant un demi-siècle : amertumes aussi bien que fiertés. Tant de souvenirs accumulés et mêlés à la fumée grasse du diesel et à la consistance du charbon faisaient comme une croûte au fond de son cœur, sous l'uniforme élimé. Chaque fois qu'il racontait un événement, il soulageait vraiment son âme. Tout défilait : la formidable croissance économique, au moment de la guerre de Corée ; le coup de grisou survenu

dans une mine, et qui avait transformé la gare en chapelle ardente ; les conflits sociaux et l'intervention des forces de l'ordre ; les mines fermant l'une après l'autre comme autant de lumières qui s'éteignaient.

Et lui, qu'avait-il eu à subir de plus cruel ? À cette question, impossible de répondre : « La mort de ma fille ». Il s'agissait d'une épreuve purement personnelle. Pour l'homme Sato Otomatsu, ce qu'il y avait eu de plus dur à vivre, c'était bien sûr la perte de sa fille ; ensuite, et sans nul doute, celle de sa femme. Mais pour le cheminot, pas de plus triste souvenir que celui de tous les enfants qu'il avait vus, chaque année, partir en groupe travailler dans les grandes villes.

— Des enfants plus jeunes que toi de deux ou trois ans quittaient le village en sanglotant. Je ne pouvais tout de même pas me mettre à pleurer avec eux ! Avec une bourrade et un sourire, je leur disais : « Allons ! Courage ! »... Mais j'avais le cœur gros. Alors je restais debout à l'extrémité du quai, à les saluer comme un soldat – même quand le train avait disparu de mon regard, et jusqu'à ce qu'on ne l'entende plus siffler...

Sur ces mots, il pensa à Senji – à l'époque simple mécanicien. Il revit le train chargé d'enfants partis pour les villes, avec ses sifflements incessants... C'était bien le devoir du cheminot : actionner le sifflet là où les autres pleurent, brandir le fanion quand d'autres brandissent le poing, lancer des ordres d'une voix rauque quand les autres crient... Autant d'épreuves qui avaient fait son pain quotidien.

— Oh ! Mais c'est qu'en te parlant comme ça, je n'ai pas vu passer le temps ! Ça va être l'heure du dernier train. Quand j'en aurai fini, je te raccompagnerai jusqu'au temple. Tiens ! Mets ça ! Il ne faudrait pas que tu prennes froid !

Il couvrit les épaules de la jeune fille d'une veste doublée et redescendit dans son bureau. Il revêtit son manteau, serra le cordon de sa casquette, et quitta le bâtiment de la gare une lanterne à la main. L'horloge sonna sept heures. Il déblaya rapidement la neige et se posta au bout du quai.

Un anneau de lumière sortit du tunnel. C'était la masse imposante du DD 15, le chasse-neige. Il arrivait en fendant la nuit, sous les flocons.

Au spectacle de cette locomotive qui tirait une voiture vide en pulvérisant la neige, Oto-matsu se sentit le cœur en deuil. « Et dire que

jusqu'à la fin j'aurai imposé mes caprices à tout le monde ! songea-t-il. Pour bien faire, il serait plus décent que je renonce à toucher ma retraite aussi bien que ma prime de départ ! »

Soulevant la lanterne de la main droite et dirigeant la main gauche vers la voie ferrée, il lança quelques appels d'une voix sourde.

En compagnie du jeune conducteur descendit un mécanicien qu'Otomatsu connaissait bien.

— Bonjour, Michio ! C'est un sacré boulot, aujourd'hui. Reste un peu, je vais te servir une bonne compote de haricots !

— Je te remercie, Oto ; mais il faut que je retourne déblayer la neige sur la ligne principale. Je vais simplement pisser. Pour l'instant, voilà pour toi ! Un cadeau de la part des collègues du secteur !

Et il tendit à Otomatsu une belle corbeille de fruits.

— Mais j'ai encore trois mois à tirer ! C'est un peu tôt pour me faire des adieux !

— Allons ! Tu mets ça dans ton autel familial !

Et les deux arrivants coururent vers les toilettes en balançant légèrement les épaules.

Après avoir assuré le départ de la voiture chasse-neige, Otomatsu regagna les locaux de la gare en tenant la corbeille bien haut devant lui. Avec ses collègues, il s'était contenté de faire le naïf ; mais en fait, il avait tout de suite compris le sens de ce cadeau. Ses vieux camarades de travail, ceux du même secteur, se rappelaient bien que c'était l'anniversaire de la mort de Yuk'ko. Avec la même simplicité que pour lui remettre un bâton pilote, ils lui avaient transmis cette offrande, et Otomatsu avait reçu sans mot dire ce témoignage de leur sympathie.

Debout derrière son guichet encadré de bois, il ôta sa casquette parsemée de flocons, puis s'inclina en un salut devant l'obscurité neigeuse dans laquelle se perdait l'écho des roues.

Pour lui tout seul, une si belle corbeille de fruits, c'était trop ! Pourquoi ne pas l'apporter au temple Emmyo en raccompagnant la visiteuse ?

— Me voilà ! Bon ! On va peut-être y aller ! Tu peux prendre la plaque du D 51 ; et n'oublie pas la poupée !

À ces mots, Otomatsu ouvrit la porte du bureau à la vitre embuée. Et soudain, il demeura figé par la surprise.

— C'est toi, Shizue ?

Non, bien sûr ; mais l'espace d'une seconde, l'image de la visiteuse lui tournant le dos, assise dans la pièce et toute petite dans sa veste fourrée rouge, lui avait fait revoir sa défunte épouse.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? Allons, à table !

— Mais dis-moi : tout ça, c'est toi qui l'as préparé ?

— Je me suis permis d'ouvrir le réfrigérateur : ne soyez pas fâché !

— Mais... tu n'as pas besoin de t'excuser ! Et tu as réussi à faire ça en si peu de temps ?

Sur la petite table basse étaient disposés du poisson séché, des morceaux d'omelette, des légumes mijotés. Il y en avait bien pour deux.

— Je peux utiliser ça ?

Avec un joli sourire, elle saisit un bol et des baguettes, et prit du riz qui venait de cuire.

— C'était à ma femme, qui est morte. Vas-y, si tu veux ! Mais pour une surprise, c'est une surprise ! En tout cas, tu cuisines drôlement bien !

— Avec le cuiseur à riz, ç'aurait été trop long ; alors j'ai pris une casserole ordinaire pour faire le riz. Mais je n'ai pas eu le temps de bien le laisser tremper ; il est peut-être un peu dur.

— Eh bien dis donc ! Pour arriver à préparer d'aussi bonnes choses avec des restes, il faut que tu aies l'étoffe d'une sacrée maîtresse de maison ! C'est de la sorcellerie ! Bon, je commence !

— Mon rêve, c'est d'être la femme d'un cheminot. Alors je dois savoir cuisiner vite ; pas vrai ?

— Si ! Et tu te débrouilles très bien.

La première gorgée de soupe au *misô* ⁽³⁾ le surprit – ou plutôt l'intrigua. Son goût lui rappelait très exactement la soupe que sa femme lui préparait jadis.

— Ça vous convient, monsieur ?

— Hein ? Ah, oui ! Comment dire ? Ça me fait chaud au cœur.

— Pourquoi ?

Si Yuk'ko avait vécu, c'était bien une soupe comme celle-là qu'elle aurait pu faire goûter à son père, une soupe dont elle eût appris la recette de sa mère, et qui aurait eu exactement la même saveur. Après le dernier train, tous les soirs il aurait eu droit à un dîner semblable à celui-là.

Otomatsu posa ses baguettes et se redressa, les genoux l'un contre l'autre.

— J'ai bien de la chance. Il a fallu qu'on supporte tous mes caprices. Et ça a fini par tuer ma femme et ma fille. Mais tout le monde est si gentil avec moi ! Oui, j'ai bien de la chance !

— Vraiment ?

— Oui. Et je pourrais même mourir n'importe quand, que cela me serait complètement égal !

Le téléphone sonna. En sandales, Otomatsu descendit dans son bureau.

— Allô ? Ah, c'est vous, monsieur ! Bonne année ! J'ai retenu votre petite-fille auprès de moi un peu trop longtemps. Elle est jolie, dites donc ! Et elle m'a même préparé à dîner !

Si le responsable du temple lui téléphonait, ce n'était pas du tout parce qu'il s'inquiétait de ne pas voir rentrer sa petite-fille. Il y eut d'abord entre Otomatsu et lui un échange de phrases incohérentes ; puis le religieux lui demanda ce qu'il comptait faire pour l'office inaugurant l'année.

Après avoir raccroché, Otomatsu, incapable de se retourner, se laissa tomber sur une chaise, le dos courbé. La voix du prêtre résonnait encore à son oreille : *Enfin, Otomatsu ! Vous êtes gâteux ou quoi ? Il n'y a ni Yoshie ni personne à la maison !*

Il prit la poupée de celluloïd posée sur le bureau, et de son doigt joua avec le vêtement aux dentelles jaunies qui l'habillait.

— Une chose pareille ! Comment est-ce possible !

La vitre du guichet renvoyait l'image de la jeune fille qui gardait la tête baissée.

— Tu m’as menti. Pourquoi ?

Sur la fenêtre couverte de glace, un bruit sec et léger : celui d’un éclat de neige.

— Je ne voulais pas te faire peur. Je te demande pardon.

— Mais qui donc, sur terre, aurait peur de sa propre fille ?

— Je te demande pardon, papa.

Otomatsu, les yeux levés vers le plafond, ne put retenir ses larmes.

— Depuis hier soir, je t’ai vue de plus en plus grande ! D’abord avec ton cartable, au garde-à-vous devant moi. Puis à minuit, un peu plus âgée. Et maintenant, sous l’uniforme du lycée de Biyoro. Tu m’as fait voir comme tu aurais pu grandir en dix-sept ans !

La voix de la jeune fille avait la même sérénité que la neige s’accumulant :

— Papa ! Tu n’as pas eu beaucoup de bonheur ! Et moi qui suis morte si tôt sans avoir pu te donner la moindre joie ! Alors...

Otomatsu serra contre son cœur la poupée de celluloïd.

— Je m’en souviens maintenant ! dit-il. C’est ta mère qui l’avait mise en pleurant dans ton cercueil.

— Oui, et je l’ai gardée avec soin ! Tu me l’avais achetée à Biyoro, et maman lui avait tricoté une robe en dentelles.

— Tu en savais tant, toi ? Moi, quand tu es morte, j’étais en train de déblayer la neige sur le quai. À ce bureau que tu vois là, j’ai consigné les faits du jour dans mon registre. J’ai simplement écrit : « Aujourd’hui, rien à signaler. »

— Bien sûr. Tu n’es qu’un cheminot. Tu ne pouvais pas faire autrement. Je ne t’en veux pas.

Otomatsu retourna la chaise, et fit face à Yuk’ko recroquevillée dans sa veste doublée rouge. Elle avait un sourire plein de tristesse.

— Allons ! fit-il. On va manger ! On va encore manger ! Ensuite, on prendra un bon bain, et tu dormiras avec moi ! Hein, Yuk’ko !

Sur son registre il marqua : « Aujourd’hui, rien à signaler. » Au milieu de la nuit la neige cessa de tomber, et la pleine lune illumina de ses rayons

d'argent les terrils de Horomai.

— Bon sang ! Quel monde sur la ligne de Horomai ! C'est bien la première fois que je vois ça ! Un train bondé !

Et sur ces mots, le jeune mécanicien, la sacoche à la main et parcourant le quai, regarda les sièges à l'intérieur du KH 12.

— Rien de plus normal, répondit Senji. Le chef de gare est mort après quarante-cinq années de bons et loyaux services ! Ce ne sont pas les funérailles de n'importe quelle célébrité !

— Et monsieur Otomatsu – disons : le chef de gare – avait l'air heureux. Moi aussi, j'aimerais bien connaître le même sort. On l'a trouvé là, au bout du quai, là où s'entasse la neige, par terre, la main crispée sur le fanion et le sifflet aux lèvres.

— Arrête ! Ne parle plus de ça !

Senji, avant de monter dans la cabine de conduite, piétina la neige au bout du quai. On avait trouvé le corps sans vie d'Otomatsu le lendemain même du jour où tous deux s'étaient quittés après avoir mélancoliquement fêté ensemble le début de l'année. Le cadavre, à plat ventre, avait été découvert par le premier chasse-neige de la journée.

— Tu étais de service ce soir-là, fit Senji, sauf erreur de ma part !

— Oui, dans la voiture chasse-neige, avec Michio, qui travaille dans le même secteur.

— Et tu n'as rien remarqué d'étrange chez Oto ?

— Rien. Il avait l'air d'aller bien. N'empêche qu'il aurait pu se soumettre à un examen de santé, comme tout le monde ! Mais à présent que vous me dites ça...

— Quoi ?

— Oh ! là, là ! Je m'en souviens maintenant ! Michio et moi, on était allés aux toilettes... Et moi, comme j'avais l'idée de donner un coup de fil à ma copine, j'ai regardé dans le bureau, et qu'est-ce que j'ai vu ? La table était mise, et en plus, pour deux personnes !

— Deux personnes ?

— Ça m’a fait... comment dire ? Froid dans le dos ! Comment se pouvait-il qu’Otomatsu ait quelqu’un à dîner ?

— Ça n’a rien d’impossible ! S’il a reçu de la visite, je ne vois pas ce que ça a d’étrange !

— Attendez un peu ! Déjà, du vivant de sa femme, j’avais plusieurs fois mangé chez lui ! Et ce que j’ai vu là, l’autre soir, c’était bien le bol de sa femme ! Et puis, posée sur un coussin, il y avait aussi sa veste rouge, à elle ! Un simple coup d’œil, et ça m’a fait froid dans le dos !

— Tu as trop d’imagination ! Il m’avait bien dit que des enfants du village lui rendaient visite.

— Et si c’était l’ange de la mort qui était venu le chercher ?

— Ne dis pas de bêtises ! Comme si l’ange de la mort pouvait avoir les traits d’une gracieuse fillette ! Bah ! Oto avait un peu perdu la tête ! Quand on est veuf, que la ligne ferme et qu’on part à la retraite, il y a bien de quoi !

— Effectivement... D’ailleurs, vous avez bien entendu ce que disait le monsieur du temple tout à l’heure : « Ces jours-ci, Oto n’avait pas l’air dans son assiette ! »

Senji jeta son regard sur les montagnes de Horomai barrant les quatre horizons. La neige avait cessé de tomber, et le ciel paraissait repeint en un bleu rutilant. Cela faisait un beau contraste avec l’orangé du KH, couleur des anciens Chemins de fer nationaux.

— Pour une belle mort, c’est une belle mort ! dit Senji. Sur le quai enneigé il attendait le premier train de la journée, et toc ! Hémorragie cérébrale ! Hé, laisse-moi prendre les commandes ! C’est moi qui vais le conduire à sa dernière demeure !

— Quoi ? Vous ! Aux commandes ?

— T’inquiète pas ! Mine de rien, j’ai été dix ans sur le D 51, et dix ans sur le KH ! Je m’y entends bien mieux que toi ! Allez, déplace-toi !

Senji poussa son collègue et s’assit sur l’étroit siège réservé au conducteur du KH 12.

— Ils vont tous avoir peur de me voir conduire ! Baisse le rideau ! Hé ! Bien installé, Otomatsu ?

Sur le couloir séparant les sièges alignés et occupés par le personnel en uniforme, était posé le cercueil d'Otomatsu que recouvrait un tissu doré.

— Oui, il est là. Bonne idée, de transporter en KH le corps d'Otomatsu jusqu'au crématorium de Biyoro. C'est émouvant ! Bel hommage à sa mémoire ! Enfin... dire que dès demain il faudra que je conduise encore pendant trois mois cette voiture vide !

— Te plains pas ! Pense à Michio, qui doit dormir dans cette gare dès ce soir comme intérimaire !

— Rien que d'y songer, ça me donne le frisson !

Senji ouvrit la vieille sacoche en cuir et en sortit les objets qui avaient appartenu à Otomatsu. Il mit les gants du défunt ainsi que sa casquette bleu marine des Chemins de fer nationaux à la visière déformée, et dont il serra le cordon. L'odeur virile qui se dégageait de ces objets et qui se mêlait à celle de l'huile des moteurs rendit courage à Senji.

— En voiture ! lança-t-il de toutes ses forces pour donner le signal du départ.

Alors qu'il dirigeait l'index droit devant lui vers le sémaphore, la lumière éblouissante de l'après-midi s'abattit sur ses paupières.

Leviers d'aiguillage manuel alignés devant le bâtiment de la gare ; traverses fixées par des crampons ; espace jadis réservé aux trains de marchandises, mais envahi de rails dévorés par la rouille : le paysage de Horomai, immuable depuis toujours, tout doucement s'ébranla. La vieille voiture obéissait à l'homme, et le souvenir des jours passés avec Otomatsu dans l'acier submergeait le cœur de Senji.

— Regarde bien tout ça, Oto ! Toi et moi, on va dire adieu à notre train !

— Ça me fait pleurer, m'sieur !

Le mécanicien, debout à la place du conducteur en second, reniflait.

« Le monde, rumina Senji en se mordant les lèvres, peut changer comme il veut, nous, nous ne sommes que des cheminots ! Faire bêtement : *tuut ! tuut !*, actionner nos bras d'acier et foncer droit devant nous : voilà toute notre vie. Les larmes, c'est bon pour le commun des mortels ! »

Comme on pénétrait dans le tunnel, le bruit des puissantes roues motrices emplît les oreilles.

— Quand même, dit le mécanicien, elle est pas mal, la mélodie du KH ! Pas vrai, m'sieur ? Le sifflement du train à grande vitesse ou celui de l'Etoile du Nord ont leur charme, mais le chant du KH, c'est pas mal non plus ! Il y a bien de quoi pleurer ! Je ne sais pas pourquoi, mais moi, quand je l'entends, j'ai les yeux humides !

— Dis donc ! Tant que tu te laisses attendrir comme ça, c'est que tu n'es pas encore un vrai cheminot !

Et chaque fois que Senji se sentait au bord des larmes, il redressait sa taille et de toutes ses forces actionnait le sifflet du KH.

OceanofPDF.com

LA LETTRE D'AMOUR

OceanofPDF.com

Tout ce qui peut arriver au gérant d'un vidéoclub pirate spécialisé dans le porno, c'est de passer une nuit en tôle s'il se fait pincer par la police ou bien de récolter une amende dérisoire s'il est poursuivi par un magistrat mal luné. De plus, pour le calcul de son salaire il est tenu compte de ces risques : il y a même une prime en cas d'arrestation. C'est donc un emploi qui vaut bien mieux que celui, si mal rémunéré, de barman – à condition de se résigner à un ou deux séjours en tôle bon an mal an. L'important est de savoir tenir sa langue.

Takano Goro, qui travaillait à Kabuki-chô ⁽⁴⁾ depuis vingt ans, connaissait tout de la vie, le pire comme le meilleur : un tel métier aurait pu combler ses vœux. Et ce jour-là, remis par bonheur en liberté après une brève incarcération, il avait quitté le poste de police de Shinjuku pour regagner ses pénates. Dans cette ville d'ordinaire insensible à la ronde des saisons, il sentait monter l'odeur du printemps.

Tout d'abord, il n'avait guère apprécié de se voir infliger dix jours de prison. Mais finalement, il avait eu droit à un sursis et à une remise en liberté. Bien plus que les leçons de la police et de la justice, ce qui lui avait causé le plus de peine, c'était d'avoir oublié que la belle saison arrivait.

Il approchait de la quarantaine et se sentait bien l'envie de mettre un terme à cette vie qui était la sienne. Il avait éprouvé le même sentiment jadis, au moment d'atteindre la trentaine. Mais une fois quitté le métier de barman, il avait suivi un parcours on ne peut plus classique, s'adaptant à toutes sortes d'activités, jusqu'au moment de se retrouver à la tête d'un centre de jeux qui faisait aussi vidéoclub – il y avait à présent huit ans déjà... Si tout se passait « normalement », on le verrait bientôt racoler le chaland dans la rue ou s'occuper d'un de ces bars louches qui imposent à leur clientèle des prix astronomiques. Cela avait-il vraiment un sens ? Il se disait que, si débrouillard soit-il, il ne trouverait jamais son bonheur dans ce genre d'occupation : ce qui lui manquait pour cela, c'était le culot.

Le crépuscule était déjà chaud et humide à Kabuki-chô. Sitôt mêlé à la foule, Goro ôta son blouson de cuir – sa plus belle tenue. Maintenant qu'il

approchait de la quarantaine, son prochain travail pourrait très bien consister à racoler les clients dans la rue. Mais dans ce cas-là, impossible de se mettre en jean et blouson, comme il avait coutume de le faire depuis tant d'années. Pour inspirer la confiance, il lui faudrait porter costume et cravate. L'idée d'avoir à subir chaque jour cet accoutrement lui donnait la nausée – sans compter les frais que cela devait représenter !

Le vidéoclub, qui avait fait l'objet d'une perquisition dix jours plus tôt à peine, avait déjà rouvert ses portes sous une autre enseigne et avec un intérieur complètement rénové. Par les interstices que laissait le papier collant mis sur la porte pour éviter les regards indiscrets, il essaya de voir quelle tête pouvait bien avoir le nouveau gérant. Un homme jeune était derrière le comptoir, à se passer une vidéo d'un air las. Son visage ne disait rien à Goro.

Soudain, il eut conscience d'une présence humaine derrière lui et, presque en même temps, sentit qu'on le frappait légèrement à la tête.

— Alors, Goro ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

C'était le policier – du service de la Sécurité publique – qu'il avait salué quelques instants plus tôt au moment de quitter le poste de Shinjuku.

— Ne me dites pas que vous m'avez suivi ! C'est pas vrai !

— Penses-tu ! J'ai tout de même autre chose à faire que de te suivre !

Et sur ses mots, il arracha Goro à la porte de la boutique, et fit quelques pas.

— Il y a une chose importante que j'avais oublié de te dire. Alors j'ai pris la voiture de patrouille pour te rattraper pendant que toi, tu flânais, et je t'ai devancé... J'étais sûr de te retrouver ici.

— Une chose importante ? On peut savoir quoi ?

Goro n'était pas un malfaiteur de haut vol, et ne suscitait pas assez d'inimitiés pour se faire arrêter une seconde fois devant sa porte sitôt remis en liberté. Il prit une ferme résolution : si on l'interrogeait pour une autre affaire, se taire, toujours se taire.

— Tu m'énerves, à la fin, Goro ! À quoi ça rime d'être un type à tout faire ? Au lieu de te contenter des seconds rôles, entre pour de bon dans la mafia et on te réglera ton compte !

— Oh non ! Ça, jamais ! À la brigade de répression de la mafia, ce sont des brutes ! Rien à voir avec vous !

L'homme saisit Goro à la nuque, le coinça sous la manche de sa gabardine et l'entraîna dans une ruelle.

— Bon. Prends d'abord une cigarette.

— Ah non ! J'ai arrêté de fumer : c'est mauvais pour la santé.

En étouffant un ricanement, le policier porta une cigarette à ses lèvres. Il se plaça devant Goro, comme pour le protéger du regard des passants, et lui souffla la fumée au visage, avant de lui dire :

— Ta femme est morte.

Goro, déconcerté, ne manifestait rien d'autre qu'une profonde incompréhension.

— Enfin, réfléchis un peu, Goro ! Ta femme, ton épouse !

— Ah, bon...

Ce fut là sa seule réponse. Sa femme ? Sans doute cette immigrée clandestine que Goro, l'été précédent, avait « épousée », mais sur le papier seulement – à la demande d'un de ses amis, quelqu'un de la mafia.

— La nouvelle nous est arrivée ce matin de la préfecture de police de Chiba ^[5]. Comment est-ce qu'elle s'appelait, déjà... (Il ouvrit son carnet.) *Haku-Ran...* Joli nom. Oui... *Takano Haku-Ran, morte de maladie.* Et ils veulent que tu viennes chercher le corps. Franchement ! Pourquoi est-ce qu'il faut que ce soit la police qui s'occupe de ce genre de truc ! Bon. Voilà. Je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Tu as bien compris ? Alors vas-y tout de suite.

Sur un petit papier qu'il tendit à Goro, il transcrivit le numéro du bureau chargé de l'affaire et le nom du fonctionnaire à contacter. Puis il se retourna, comme pour lui faire bien comprendre que ce qui adviendrait désormais ne le concernait plus.

— Et... C'est moi qui dois y aller ?

— Évidemment ! Mariage bidon ou pas, ça n'est pas notre affaire ! Je t'ai transmis ce que j'avais à te transmettre, voilà tout. Maintenant, débrouille-toi !

— C'est-à-dire que moi...

— Si tu ne peux pas t’occuper de ça, je passe le relais à la brigade de répression de la mafia, et à la première perquisition, tu es cuit ! À bon entendeur, salut ! Goro... toutes mes condoléances.

Et sur ces mots, l’homme disparut dans la foule.

Goro poussa un soupir en regardant le coin de ciel qui se glissait entre les bâtiments. C’était une histoire tout à fait inattendue, mais à y bien songer, rien, là-dedans, ne lui semblait vraiment étrange. Cette femme morte à Chiba, il ne l’avait certes jamais vue, jamais rencontrée, mais pour l’état civil, il s’agissait bien de son épouse ^[6]. « Je suis vraiment verni ! » songea-t-il. Et il résolut de se rendre chez Sataké, qui l’été précédent l’avait, sans trop lui demander son avis, embarqué dans cette affaire.

La « maison » Sataké était une ramification du syndicat du crime. Ledit syndicat possédait dans le quartier, disait-on, cent cinquante maisons d’importance variable, et celle que tenait Sataké comptait parmi les plus récentes. Il n’y avait plus de place pour les nouveaux venus dans cette zone de Kabuki-chô où coexistaient des intérêts divers – à tel point qu’il était impossible de délimiter le territoire de celui-ci ou de celui-là. Tous ces intérêts se croisaient selon un mystérieux équilibre. Sataké, qui avait monté son affaire au lendemain de la grande époque, celle de la « bulle économique ^[7] », s’était pourtant débrouillé tant bien que mal, avec ses dix jeunes employés. Sa seule activité consistait en effet à « placer » des gens : à s’occuper des « ressources humaines » – euphémisme désignant en fait un trafic d’immigrés clandestins. Par ailleurs, depuis plusieurs années, l’intervention de Sataké avait permis à Goro lui-même de trouver du travail. De toute façon, il fallait que Goro aille le voir pour l’informer de sa sortie de prison et lui demander un nouvel emploi.

Les locaux de Sataké se trouvaient dans une vieille bâtisse de l’autre côté de la rivière, face à la rue où était installée l’agence pour l’emploi. Sur trois niveaux se répartissaient neuf appartements, dont au moins le tiers était occupé par des gens du milieu. Et les logements restants servaient en général à entasser des femmes étrangères. À l’époque où Goro était arrivé à Tôkyô, le quartier était habité par des hôteses ou des tenanciers de bar, ce qui donnait à l’atmosphère une certaine gaieté. Mais à présent, il n’y avait

ni brise ni soleil, et à longueur d'année flottait une morosité comparable à celle de la saison des pluies : Goro voulait croire que, s'il était particulièrement sensible à cette morosité, ce n'était pas simplement parce qu'il avait vieilli.

Le long de la passerelle qui, dans l'immeuble, menait jusqu'aux bureaux de Sataké, ce n'était qu'un alignement de portes avec des assiettes vides entassées devant elles – vestiges de repas livrés à domicile.

Il poussa le bouton de l'interphone, en adressant un sourire à la caméra de surveillance installée au-dessus de la porte.

— C'est moi, Goro. Je suis passé vous dire bonjour.

La clef tourna dans la serrure, et un tout jeune homme apparut : celui qui, de temps en temps, était venu lui rendre visite dans sa prison.

— À la bonne heure ! Entrez !

Il avait le front et les sourcils rasés : le type même de l'ancien loubard. Tout le monde savait bien que le « neveu » qui apportait au détenu nourriture ou vêtements n'était souvent qu'un petit voyou de service. Mais la police n'essayait même pas de tirer les choses au clair.

Le bureau était disposé de manière assez vieillotte : deux pièces de six tatamis en enfilade. La première, équipée de lits superposés, servait de chambre aux jeunes « employés ». La seconde faisait fonction de bureau. Cet aménagement de l'espace trahissait le naturel prudent de Sataké, qui, pour un « caïd », était encore assez jeune.

— Patron ! C'est Goro.

Sataké, dont l'allure rappelait celle d'un employé de banque, leva la tête, sans cesser de manipuler son traitement de texte qui reposait sur un bureau d'acier.

— Tiens ! Salut ! Te voilà sorti de l'auberge : eh bien bravo ! Viens t'asseoir ! Fais-nous du café, Satoshi. Un café léger pour Goro !

En voyant le jeune homme passer dans la cuisine, Goro s'enhardit :

— Le flic – celui de la Sécurité publique – m'a dit tout à l'heure que...

— Oui, on nous a appelés ici aussi. C'est l'histoire de Chikura, non ?

— Chikura ? Euh... Oui, c'est ça ! Chikura, à Chiba !

De la poche de son blouson, Goro sortit le papier que lui avait passé le policier. Il ne savait même pas dans quelle partie de Chiba se trouvait Chikura.

— Qu'est-ce que je fais ? poursuivit-il. Je suis dans le collimateur des autorités.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ben, ton devoir ! Moi, je n'ai rien à voir avec ça. Je ne suis pas de la famille.

— Mais... On vous a appelés, non ?

— On m'a tout simplement demandé si tu étais là. Quand on m'a dit que ta femme était morte, sur le moment j'ai sursauté ; et puis j'ai réfléchi et j'ai compris que c'était cette fille...

Le jeune homme revint avec du café instantané.

— Tu n'as pas fait le café trop fort, au moins, Satoshi ?

— Non.

— Mais... maintenant que j'y pense, écoute, Satoshi : tu vas accompagner Goro. Tout seul, il ne se sentira pas très sûr de lui. Tu diras que tu es son neveu.

— Attendez, patron ! fit Goro, en s'avançant vers Sataké. (Il savait bien que dans la situation présente, il n'avait guère le choix ; mais tout ça n'était pas aussi simple qu'il y paraissait.) Je ne sais même pas quelle tête elle a ! Si la police ou l'hôpital me demande quoi que ce soit, je serai incapable de répondre !

— Oui, je comprends bien. Mais ne te mets pas martel en tête !

Et à ces mots, Sataké sortit de son bureau un volumineux classeur qu'il se mit à feuilleter. Sur un ton qui se voulait rassurant, il poursuivit :

— Veinard ! Ce mariage bidon t'a rapporté cinq cent mille yens, comme ça, sans te lier pour longtemps ! Pour un remariage, il vaut mille fois mieux être veuf que divorcé ! D'ailleurs, si tu n'as pas d'autre projet, je peux te remarier tout de suite. Encore cinq cent mille, ça te dirait ?

— C'est vrai que j'ai récolté cinq cent mille sans m'en faire trop...

— Ah, voilà ! *Ko-Haku-Ran*. Et tu sais comment elle s'appelait en chinois ? *Kan-Pai-Ran*. Joli nom, pas vrai ? Dieu ait son âme.

— Kan-Pai-Ran...

— Oui, c'était son nom de jeune fille. *Nom d'épouse : Takano Haku-Ran. Profession et lieu de travail de l'époux : gérant de club vidéo, Shinjuku.* Ça ne devait pas être drôle tous les jours ! Ils travaillaient ensemble. Hm... Bon, de toute façon, tu as son C. V. là-dessus. Tu auras le temps de voir tout ça dans le train. Et puis, tiens : sa photo, la photocopie de son état civil, de son certificat de résidence, de son passeport... Tout ce qu'il faut, quoi ! Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il y avait dans le dossier une enveloppe bleu ciel : le nom du destinataire : *M. Takano Goro*, était calligraphié.

— Ah, oui, j'avais oublié. C'est arrivé le jour de ton arrestation. Lettre d'amour ou testament, on n'en sait trop rien. Mais je mets ça dans le dossier.

Sur l'épaisse enveloppe rectangulaire contenant les documents, Sataké posa une liasse de billets encore enveloppée d'une bande de papier. Il y en avait pour un million de yens.

Brusquement, et pour la première fois, il prit un ton solennel.

— Tu gardes cinq cent mille pour toi : ça te dédommagera de ce que tu as eu à subir jusqu'à ce matin. Le reste, c'est pour l'hôpital, l'incinération, etc. Je ne sais pas si ça sera suffisant, mais c'est tout de même correct. Pas vrai, Goro ?

Le visage de Sataké se ferma, jusqu'à ce que Goro, accompagné de Satoshi, fût sorti.

À l'attention de M. Takano Goro.

Hier matin tout d'un coup très mal au ventre. Une ambulance m'emmène l'hôpital. Mon client parti, alors pas de problème. J'ai demandé à l'hôtel, une ambulance est venue. Je crois je vais très mal, alors j'ai décidé d'écrire à ma famille en Chine et à vous. J'écris en secret, dans la nuit. J'écris parce que je peux pas dormir. J'ai trop mal. Mais je crois pas je pourrai encore écrire demain. Alors j'écris en secret, dans la nuit.

Vous vous êtes marié avec moi. Merci. Hsie hsie {8}.

Quelqu'un de l'immigration est venu en octobre et en décembre, mais comme je suis votre femme, j'ai pas été à l'immigration ou à la police. J'ai travaillé tout le temps.

Ici tout le monde est gentil : gens de la maison, clients, tout le monde. La mer et la montagne, c'est beau, c'est doux. Je veux travailler tout le temps ici.

Hsie hsie. C'est tout.

J'entends la mer. Vous entendez, Goro ?

Tout le monde est gentil. Mais le plus gentil, c'est vous, Goro. Parce que vous vous êtes marié avec moi.

Hsie hsie. Ta hsie {9}.

Bonne nuit.

Pai-Ran.

— Tu la connais, toi, cette fille ?

L'express ayant quitté le quai souterrain de la gare de Tôkyô, Goro s'était mis à interroger Satoshi.

— Oui, je la connais. C'est moi qui l'ai accompagnée jusqu'à Chikura. Avec elle, il y en avait deux autres, qui se sont fait expulser l'an dernier :

leur visa n'était plus valable.

Goro ouvrit le document contenant le C. V.

Née en 1971... Les dates étaient données selon le calendrier de l'ère chrétienne, ce qui ne facilitait pas ses calculs [{10}](#).

— Née en 1971 ? Quel âge ça lui fait ?

— Euh... moi, je suis né en 78. Ça doit lui faire autour de vingt-quatre, vingt-cinq ans.

— Avec tous ces caractères chinois impossibles, j'y comprends que dalle !... *École de japonais à Shanghai...* Tiens ! Elle parlait japonais ?

— Oui, et même très bien. Avec ça, elle aurait pu bosser à Shinjuku sans avoir besoin d'aller jusqu'à Chiba. Elle n'était pas très robuste.

— Qu'est-ce qu'elle avait ?

— Oh, dans la plupart des cas, elles sont toutes malades, ces filles-là. Même si ce n'est pas le sida ou un truc comme ça, c'est le foie qui se détraque : ce qu'on appelle l'hépatite virale, vous savez. Comme elles ne peuvent pas aller voir le médecin, ça se transforme vite en cirrhose du foie. Plus elles sont jeunes, plus vite elles claquent ! Vous avez jamais vu ça, non ? Toute la quantité de potions et de médicaments chinois qu'elles ingurgitent ! Elles s'imaginent que c'est ça qui va les guérir !

— Tu m'as l'air de connaître la question à fond !

— Ben... c'est mon boulot !

Satoshi avait desserré sa cravate, qui faisait un curieux contraste avec son visage enfantin, et racontait, non sans fierté, toutes les difficultés auxquelles il avait à faire face dans son métier.

— Pour ceux qui placent la main-d'œuvre, continua-t-il, ces femmes-là, c'est une marchandise. Le plus grand souci qu'ils aient, c'est de les maintenir en bonne santé. Si on se dépêche de les emmener chez le médecin, ce n'est pas grave. Mais elles ne veulent pas y aller, parce qu'elles ont peur de se faire coincer : travail au noir ! Et en plus, elles n'ont pas la Sécu : les frais médicaux et tout ça, ça représente de l'argent ! Elles ne disent rien, jusqu'au moment où l'œdème leur donne un ventre énorme – à faire fuir le client ! Et le jour où elles appellent une ambulance, il est trop tard.

— Et... elle aussi, c'est ce qui lui est arrivé ?

Satoshi se pencha sur la lettre.

— C'est du charabia, mais les caractères chinois sont drôlement bien écrits !

— Imbécile ! Ce n'est pas pour rien qu'elle est chinoise !

—... Émouvant, ce qu'elle dit là : *Vous vous êtes marié avec moi. Merci.*

— Est-ce que j'ai bien fait ou pas ? Dis-moi franchement.

— Ben... puisqu'elle vous dit merci, c'est que c'était bon pour elle.

Le train gagna l'air libre. Les gratte-ciel de la rive commençaient à s'éclairer. Une pluie printanière venait de biais frapper la fenêtre du train.

— On n'a pas de parapluie !

— Tu vois ! Je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas trop se presser ! On pouvait aussi bien attendre jusqu'à demain matin !

— Allons donc ! Quand on a perdu sa femme, est-ce qu'on attend jusqu'au lendemain matin ? Ça ferait louche...

— Et... il n'y avait personne qui sache conduire ?

— Dommage, mais tous nos gars sont pris : tous en train de circuler par-ci par-là.

— On aurait dû demander une faveur au patron...

— Pas question ! Si la police, là-bas, cherche à se renseigner sur lui, il est cuit !

Un wagonnet chargé de boissons passa dans l'allée centrale. Goro acheta une bière.

— Non, pas d'alcool pour moi ; un thé Oulong. Dites donc, Goro, ne buvez pas trop ! Quand on se précipite au chevet d'une épouse décédée, il ne faut pas être soûl !

— Au contraire ! Impossible de ne pas l'être ! Et d'abord, réfléchis. On m'a remis en liberté aujourd'hui même ! À l'heure qu'il est, je pourrais très bien être en train de fêter ça !

La bière, qui vint désaltérer sa gorge desséchée, avait un goût terriblement amer. Le goût de l'absurde.

— Vraiment, continua Goro, qu'est-ce que je suis allé faire dans cette galère ! Qu'est-ce que j'ai donc fait pour mériter ça ? Une fille que je n'ai jamais vue ! C'est aujourd'hui que j'apprends son nom ! Épouser une fille qu'on ne connaît pas, soit ! Mais ne pas connaître celle qu'on a épousée ! Et en plus, pour notre première rencontre, tout ce que je vais voir, c'est un cadavre ! Trop drôle ! Vraiment trop drôle !

Tout à sa plainte, Goro sortit de l'enveloppe une photo. Il demeura un instant silencieux.

— Alors là, je craque ! s'écria-t-il enfin. Regarde. C'est elle, Satoshi ?

C'était une petite photo d'identité, comme pour un passeport.

— Elle est pas mal, hein, Goro ? Quand je l'ai accompagnée, j'étais assis à côté d'elle, et j'avais le cœur battant ! Et encore, en vrai, elle était mille fois mieux qu'en photo ! Je me disais qu'un de ces jours, j'irais lui faire une petite visite en catimini !

Kan-Pai-Ran... Le joli nom, telle une mélodie, résonnait une fois de plus aux oreilles de Goro.

— Quel salaud, ce Sataké ! Si j'avais su, je l'aurais épousée pour de vrai !

— Impossible, Goro ! On n'est pas des philanthropes. Pour y arriver, vous auriez eu à payer toutes ses dettes – en plus d'une bonne pénalité –, et encore ! Ça ferait un sacré paquet, je peux vous le dire ! On a déjà aligné trois millions ! Si on ajoute à ça toutes les commissions et tout ce qu'on aurait pu récolter par la suite, il vous en fallait au moins le double ! Et encore, c'est pas dit que le patron aurait marché dans la combine !

— Alors si je comprends bien, dans cette histoire, le perdant, c'est Sataké !

— Non, je ne crois pas qu'il soit vraiment perdant. Mais ça a chamboulé tous ses plans ! Rien que d'apprendre la nouvelle au téléphone, ça l'a mis dans une humeur massacante ! C'est pour ça que tous les anciens ont préféré déguerpir ! Cela dit, le patron, c'est quand même quelqu'un ! Il vous a filé un million comme rien ! Je l'admire encore plus qu'avant !

L'express passait au-dessus des toits sombres de la banlieue.

La pluie tombait de plus en plus fort.

OceanofPDF.com

La plupart des voyageurs descendirent à Chiba et à Kisarazu.

Les complexes industriels scintillants s'étaient éloignés. On longeait à présent une mer ténébreuse.

Un dernier voyageur quitta le train à Tateyama. Goro et Satoshi furent donc seuls à descendre au terminus : Chikura. Il ne tombait plus qu'une fine pluie printanière, enveloppant les projecteurs comme une fumée. La petite salle d'attente était vide ; seul restait un chat gris endormi sur un banc. Huit heures du soir... Goro avait du mal à croire qu'il fût encore si tôt.

À la station de taxis, rien qu'une voiture. Le chauffeur, appuyé sur le volant, scruta le visage de ses clients.

Satoshi revint en courant d'une cabine téléphonique.

— On nous dit de passer d'abord voir les copains. Il faut bien respecter les formes !

— Oh ! là, là ! Ça ne va pas, ça ! Je ne connais rien à rien, moi, hein !

— Oh, vous dérangez pas ! Je passerai les saluer, et vous m'attendrez dans la voiture !

— Et tu crois que tu sauras te débrouiller ?

La question avait sans doute quelque chose de vexant pour Satoshi, qui se borna à hausser ce qui restait de ses sourcils rasés.

— Les chefs se sont déjà mis d'accord. Je vais simplement leur dire qu'on est arrivés.

Tout cela paraissait un peu trop simple à Goro. Devant la gare qu'enveloppait la pluie, on ne remarquait rien d'autre que les néons assez flous de quelques bars. Une vague odeur de mer parvenait à ses narines.

« Ne suis-je pas en plein cauchemar ? songea-t-il. Si je me réveillais dans ma prison, au milieu de mes compagnons de détention, ils applaudiraient au récit que je leur ferais de mon rêve. Mais si tout cela est réel... » Brusquement, Goro imagina l'arrivée de l'inconnue – son « épouse » – dans cette gare, l'été précédent. Pour une femme, la

découverte de ce terminus sinistre était une descente aux enfers, une rencontre avec l'abîme. « Bah ! En somme, tout cela n'a rien que de très banal ! » se força-t-il à penser, pour se rassurer. Et il monta dans le taxi.

Dès que la voiture se fut mise en route, les bâtiments entourant la gare disparurent. Le chemin n'était plus bordé que par des champs et des taillis. Le taxi descendit en pente douce tout droit vers la mer. Les bords des ténèbres étaient parfois striés de phares, dont les lueurs passaient comme des météorites. C'était là, peut-être, la voie côtière ; et au-delà de la pinède, il devait y avoir la mer...

— Dites, Goro, c'est pas mal, ici, hein ? lui demanda Satoshi sur un ton attentionné. Et en même temps, il se mit à essuyer la fenêtre avec le coude de sa veste croisée -tenue qui, au demeurant, lui allait fort mal.

— Qu'est-ce que je peux en dire ! répliqua Goro. Dans le noir, on n'y voit rien !

— Par ici, il n'y a pas d'hôtels de vacances ni de grands ensembles. Rien que des propriétés privées ou que des résidences de villégiature pour les employés d'entreprises. Résultat : il n'y a jamais foule sur les plages. La fois où je suis venu, l'été dernier, j'ai passé toute une journée avec elles au bord de la mer.

— Elles ? Qui ça ?

— Ben, les filles. Je leur avais acheté des maillots. On était là, sur cette plage ! Pai-Ran portait un deux-pièces bleu marine.

— Ah ouais... ? Désolé pour toi, mon vieux.

Goro avait lâché ces mots malgré lui ; il se tut.

Il se demandait ce qui se passait en lui, tant était profond cet abattement qu'il ressentait : rien ne pouvait chasser de sa pensée cette inconnue – sa femme.

Satoshi ne répondit pas aux derniers mots de Goro, qu'il n'avait sans doute pas pris au sérieux, et poursuivit :

— Les filles des Philippines, ce sont des miniatures ! Mais les Chinoises ! Grandes, avec de longues jambes ! De vrais mannequins ! Et leur peau est si douce ! Elles étaient toutes les trois folles de joie : le premier bain de mer de leur vie !

Goro, très distinctement, se figura Pai-Ran jouant avec les vagues ; l'image de son maillot bleu dansant sous le soleil d'été l'éblouissait.

Quelques instants plus tard, le taxi s'arrêta devant un bâtiment isolé, juste avant la voie côtière. C'était un immeuble ne comportant qu'un étage, et tout badigeonné d'une peinture immaculée. À la fenêtre qui faisait saillie clignotaient de petites ampoules. Il y avait une enseigne dont l'inscription laissait deviner, sans le moindre doute possible, la nature de l'établissement. Sous la pluie qui les enveloppait comme une fumée, les néons crépitaient.

Satoshi demanda au taxi de l'attendre et gravit les escaliers métalliques au flanc de l'immeuble. Le rez-de-chaussée était occupé par un bar, et à l'étage devait se trouver le « bureau », qui servait aussi d'appartement. À la fenêtre surplombant la mer étaient suspendus des sous-vêtements que l'on avait oubliés là, exposés à la pluie.

— À se demander s'il peut y avoir de la clientèle, dans un patelin pareil !

Le chauffeur ôta sa casquette et dans un bâillement répondit :

— Pour sûr qu'il y en a, et même pas mal ! Après le départ du dernier train, j'attends toujours à cet endroit. En général, quand on sort d'ici, c'est pour aller dans un hôtel de passe.

— Et ce sont des gens du pays ?

— Non. Il n'y a pas beaucoup de gens d'ici qui fréquentent le coin. Ils auraient trop peur d'être mal vus ! Ce sont souvent des amateurs de pêche ou des vacanciers.

Partir à la pêche, solide alibi pour aller se payer une fille ! Et c'est peut-être une bonne idée, après tout ! Une nuit à l'hôtel en galante compagnie, et le matin suivant, en mer ! Manière astucieuse de se donner du bon temps... Avec des collègues sympas, ça permet d'utiliser la résidence de vacances de la compagnie, et c'est autrement plus marrant que d'aller dans une quelconque station thermale !

— Ce genre d'endroit doit exister un peu partout dans le pays, pas vrai ? continua le chauffeur. Et puis, on a moins de problèmes avec la police que dans les quartiers chauds de Tôkyô. D'ailleurs, il n'y a pas d'autre distraction, alors les flics ne peuvent quand même pas effectuer de contrôles trop sévères !

Moins de cinq minutes plus tard, Satoshi redescendit. L'affaire était effectivement toute simple.

— Il restait des trucs qui lui appartenaient. Les copains m'ont demandé si on voulait les reprendre. Pas la peine, hein, Goro ? Il n'y a rien de précieux. Paraît que son compte en banque était vide... En tout cas, c'est ce qu'ils disent...

Goro ne pouvait pas croire que la défunte n'ait rien laissé. Mais ce n'était pas à lui de réclamer quoi que ce soit. Après tout, cette maison avait servi de demeure à cette femme depuis l'été précédent.

Le taxi prit la voie côtière en direction du poste de police. Goro se retourna machinalement vers la lunette arrière : la maison, toute blanche, se dressait au milieu des pins comme un mirage.

Quand le taxi s'arrêta devant le petit poste de police, Goro, non sans raison, se mit sur ses gardes. Du bout du doigt, il fit mine de tracer dans l'air le nom de la femme, et se répéta sa date de naissance.

Cela faisait à peine une demi-journée que la police de Shinjuku l'avait remis en liberté.

— Si on commence à se renseigner sur moi, ça ira mal ! C'est seulement aujourd'hui que...

— Vous inquiétez pas ! Vous ne l'avez pas tuée ! Au fait, vous avez un papier d'identité ?

Goro n'avait ni permis de conduire, ni passeport, ni carte de crédit. Il fouilla dans la poche intérieure de son blouson et y trouva sa carte de Sécurité sociale. Non pas qu'il fût du genre à se déplacer toujours avec cette carte pour faire face à toute éventualité – maladie ou accident –, mais ce document pouvait, le cas échéant, lui servir à emprunter de l'argent à un usurier.

— Ma carte de Sécu, ça ira ?

— Parfait ! Si ça se trouve, il y a le nom de votre femme dessus...

C'était une carte récente ; et Satoshi ne se trompait pas : le nom de l'épouse, transcrit à la japonaise : *Takano Haku-Ran* ; y figurait au titre d'ayant droit.

— Je n’y avais pas pensé, continua Satoshi, mais ça peut servir. Il y aura sûrement des frais d’hôpital, et dieu sait quoi encore.

Le poste de police était bien celui d’un petit port. La femme qui se trouvait à l’accueil les reçut avec le même sourire convenu qu’une réceptionniste dans une banque. Lorsqu’ils lui dirent le pourquoi de leur visite, elle leur jeta un regard compatissant. L’adjudant – un homme entre deux âges – les accueillit, un dossier à la main. Le nom qu’indiquait la plaque accrochée à sa poitrine ne correspondait pas à celui qu’avait donné le policier de Shinjuku. Le responsable avait sans doute terminé ses heures de bureau.

— Alors... C’est vous, le mari ?

— Oui, je suis monsieur Takano. Désolé pour tout le tracas que ma femme vous a causé...

L’adjudant jeta sur Goro un œil intrigué ; puis son regard se déplaça vers le costume un peu trop voyant de Satoshi.

— Et... monsieur ?

— C’est mon fils, lui répondit spontanément Goro, songeant que cela pouvait paraître plus naturel que de dire « mon neveu ». La différence d’âge rendait la chose tout à fait plausible.

— Votre fils ? Mais pas celui de la défunte, n’est-ce pas ?

— Non, c’est un fils d’un premier mariage. Mais elle, elle l’aimait beaucoup.

Sous le comptoir, Satoshi écrasa, du bout du pied, les orteils de Goro – pour lui signifier qu’il ne fallait pas se perdre dans d’inutiles racontars.

— Vous avez un papier d’identité ?

— Ma carte de Sécu, ça vous va ?

L’adjudant nota le numéro et l’adresse.

— Tiens, fit-il, le nom de votre fils ne figure pas sur la carte.

— Officiellement, il est à la charge de mon ex. Elle s’est remariée avec un type imbuvable. Mon fils et lui ne peuvent pas se supporter, et c’est pour ça que mon fils a toujours préféré ma femme à sa propre mère.

Satoshi, de nouveau, écrasa le pied de Goro – et de façon plus insistante encore. Mais même s’il n’y avait là qu’un tissu de mensonges, Goro tenait à bien faire comprendre qu’ils formaient, Pai-Ran et lui, un vrai couple.

— Je venais de régler différents problèmes avec mon ex. Ma femme et moi, on devait se retrouver bientôt. Comme je m’étais absenté pendant un certain temps, je ne savais pas qu’elle était malade. Elle ne voulait sans doute pas m’embêter en me parlant de sa santé. Ça lui ressemblait, ça. Oui, c’était bien elle !

Satoshi esquissa un mouvement de recul. Goro lui prit la main et le tira vers lui. Satoshi tremblait.

— Bon, dit le policier. Je vois bien que votre situation n’avait rien de simple. Toutes mes condoléances. Alors, je vais vous expliquer comment aller jusqu’à l’hôpital.

Satoshi relâcha sa tension. L’adjutant, qui ne cherchait pas à en savoir plus, déploya une carte afin de leur indiquer où se trouvait l’établissement.

— Les questions qui restent à régler, vous vous en occuperez là-bas. Voilà. C’est tout.

Goro songea que c’était tout de même un peu trop simple. Pendant dix jours, la police l’avait harcelé avec des questions multiples, toutes plus saugrenues les unes que les autres. Sans compter les remarques malveillantes du geôlier. Il croyait revoir le visage de chacun de ses persécuteurs. Poursuites incessantes, questionnements continuels : c’était le lot des vivants – et l’inconnue aussi bien que lui-même en avait fait l’expérience. Et voilà qu’il suffisait d’une seule phrase : « C’est tout », pour en finir avec une morte.

— Et en tant que représentant de la loi, vous êtes sûr de ne pas avoir besoin d’autre chose ?

— Comment ? lui demanda l’adjutant en se retournant.

— Ben... des explications, quoi ! Vous n’avez pas de procès-verbal à dresser ? De dossier à constituer ?

— Non. Ce n’est pas la peine.

— Mais... pourquoi ?

Goro était surexcité, et Satoshi tentait de le retenir par la manche.

— Pourquoi ? Ma foi... C'est une mort qui n'a rien de louche. Ce qui peut intriguer la police, c'est quand on découvre un cadavre, ou que quelqu'un meurt moins de vingt-quatre heures après une hospitalisation liée à une détérioration subite de son état. Autrement dit, pour qu'on demande à un médecin légiste de dresser un constat de décès ou de procéder à une autopsie, il faut que la mort comporte des éléments suspects. Mais pour votre femme, dans les conditions présentes, tout est parfaitement clair.

Goro s'apprêtait à lui répondre. Satoshi l'arracha au comptoir, et ajouta :

— Excusez-le, il n'est pas dans son état normal. Tout ça était tellement inattendu ! Allez, viens, papa !

Au dernier moment, Goro ravala les paroles qui lui brûlaient les lèvres : « Je me suis prêté à un mariage bidon pour cinq cent mille yens ! Je n'ai jamais rencontré cette fille-là. Elle vient d'un patelin, quelque part en Chine, un patelin où elle n'avait jamais vu la mer ! Elle a été traînée chez des types de la pègre, elle s'est endettée jusqu'au cou, tout ça pour finir par crever sans recevoir de soins. C'est louche, non ? Qu'est-ce que ça a de clair ? C'est louche, toute cette histoire ! »

— Dites donc, Goro, attention ! Qu'est-ce qui vous prend ? lui demanda tout bas Satoshi en dévalant les marches de la sortie.

— C'est un peu trop simple, tout ça ! Vous êtes tous peinardeux : Sataké, le caïd local, toi... N'empêche qu'il y a quelqu'un qui est mort !

— Mais enfin, qu'est-ce que vous avez à déconner comme ça, Goro ! Vous déraisonnez ou quoi ?

— « Dans les conditions présentes, tout est parfaitement clair »... Tu parles ! Il n'y a rien de clair ! Une Chinoise crève comme ça dans un bled sombre et paumé, à l'étranger, et voilà qu'un soi-disant mari se radine pour la récupérer ! Bizarre, non ? Ça n'est pas clair, c'est le moins qu'on puisse dire !

— Au contraire, c'est tout à fait clair !

Satoshi poussa Goro dans le taxi.

— Qu'est-ce qui est clair ? Où est-ce que c'est clair ? Et d'abord, pourquoi est-ce que le flic ne vient pas fourrer son nez dans cette affaire ? Quand une personne est morte, elle ne l'intéresse plus ?

— Mais non. Ce qui est clair, c'est qu'ils savent tout. Écoutez, Goro. Réfléchissez. Ils ont prévenu la police compétente à Tôkyô. Ils ont même prévenu notre organisation. Ils savent tout. C'est parfaitement clair !

— Alors, pourquoi est-ce qu'on ne m'arrête pas ? Et Sataké ? Et toi ? Pourquoi est-ce qu'on ne se fait pas tous pincer ?

— J'en sais rien, moi. C'est sans doute pas prévu par la loi...

— Tu rigoles ! Proxénétisme, travail clandestin, enlèvement et séquestration : c'est bien ce que vous faites, non ? Et vous dormez sur vos deux oreilles, alors que moi, j'ai récolté dix jours de tôle pour avoir vendu des vidéos porno à des obsédés ! Cette fille-là, c'est nous, oui, nous tous qui l'avons tuée !

Satoshi fit claquer sa langue et repoussa Goro.

— Tenez-vous tranquille, Goro ! Pauvre type ! À peine dix jours de tôle, et voilà qu'il perd la tête !

La voiture suivit, sous la pluie, la route départementale longeant la mer, en direction de l'hôpital.

OceanofPDF.com

C'était un bel hôpital de soins généraux : un établissement bien trop luxueux pour une simple bourgade côtière. Le chauffeur disait qu'une notabilité locale, pour promouvoir une médecine « à l'américaine », y avait fait venir des praticiens de premier ordre et l'avait doté d'équipements d'avant-garde. Il y avait des malades qui, des grands centres hospitaliers universitaires de Tôkyô et même de l'étranger, se faisaient transférer dans cet hôpital.

L'explication fournie par le médecin de garde était, là encore, tout à fait simple. On avait réussi à délivrer la malade de l'œdème occasionné par la cirrhose du foie, et son état s'était ensuite un moment stabilisé. Mais deux jours plus tard, elle avait eu une brutale rupture de varice, et aucun traitement n'avait pu la sauver. Selon le médecin, la malade, tant qu'elle était restée consciente, avait refusé catégoriquement que l'hôpital prévienne sa famille – c'est-à-dire Goro.

Une infirmière âgée les conduisit jusqu'à la chapelle ardente, en sous-sol. La salle, contrairement à ce que l'on pouvait imaginer, était nette et lumineuse.

Ils attendirent un moment sur des chaises d'acier ; et du fond du couloir, arriva un lit à roulettes.

— Ne vous inquiétez pas. Elle est en parfait état. Nous pratiquons l'embaumement à l'américaine.

L'infirmière plaça le lit au milieu de la salle immaculée, et retira la housse de vinyle. Un visage de femme apparut, trop beau pour qu'on pût le croire sans vie.

— On remplace le sang par un liquide de fixation. Si elle est glaciale, c'est parce qu'elle était dans une chambre froide. N'est-ce pas qu'elle a bonne mine ?

Elle était belle.

Goro songea que c'était sa femme, et ne put s'empêcher de sangloter, entourant de ses paumes les joues de la morte – ces joues que toute chaleur

avait quittées. L'infirmière se retira après avoir salué, les mains jointes en signe de deuil.

Satoshi, non sans quelque inquiétude, secoua les épaules de Goro.

— Eh ! Goro ! Reprenez-vous ! Qu'est-ce que vous avez ?

Goro lui-même sentait bien qu'il n'était pas dans son état normal. Jamais, depuis son enfance, et pour autant qu'il pût s'en souvenir, il n'avait pleuré.

— D'accord, continua Satoshi, elle nous fait pitié ; mais ce n'est tout de même pas la peine de chialer ! Bon sang ! Vous l'avez dans la peau, cette fille, ou quoi ?

Pourquoi la mort d'une parfaite étrangère, d'une femme qu'il n'avait jamais vue lui coûtait-elle tant de pleurs ? Lui-même était intrigué par sa façon de réagir ; mais rien ne pouvait arrêter ses larmes. Ses sanglots ressemblaient aux rugissements d'une bête.

— Hé ! fit Satoshi, il nous reste beaucoup à faire ! Aller demain remplir des papiers à la mairie ; la faire incinérer pour qu'on puisse rapporter ses restes ; appeler les pompes funèbres... Je m'en charge, d'accord ? Bon, j'y vais.

Satoshi venait de partir en soupirant lorsque l'infirmière reparut, avec un lit pliant et une couverture en laine.

— Prenez ça, si vous voulez. Vous devriez vous reposer un peu.

Goro comprit enfin d'où venait son chagrin. Ce qui l'avait tourneboulé, c'était la lettre lue dans le train.

Toujours agenouillé près du lit à roulettes, Goro releva la tête de la poitrine de la défunte. La pluie frappait la fenêtre, dont une moitié seulement dépassait le niveau du sol. Il entendait, non loin de là, le grondement des flots.

Ce que disait la lettre lui revint en mémoire :

Ici tout le monde est gentil : gens de la maison, clients, tout le monde. La mer et la montagne, c'est beau, c'est doux. Je veux travailler tout le temps ici.

Hsie hsie.

C'est tout.

J'entends la mer. Vous entendez, Goro ?

Il songea qu'il avait passé plus de vingt années dans une ville où la simple gentillesse était chose totalement inconnue.

Et cette nuit-là, il fit un rêve.

Il était dans le Nord, dans son pays natal qu'il avait depuis si longtemps quitté. Communiquant avec la mer d'Okhotsk, il y avait un lac ; et à marée basse apparaissait un banc de sable, à bonne distance de la rive. On y trouvait en abondance huîtres et praires – de quoi pourvoir à la nourriture des pêcheurs. À l'extérieur de cet espace préservé, des blocs de glace pouvaient parfois flotter à la surface de la mer ; mais le lac, lui, n'était jamais pris par le gel : le flux et le reflux de ses eaux se poursuivaient inlassablement. Le village maritime n'avait rien qui pût égayer la vie de ses habitants ; du moins ignoraient-ils la faim.

Sur une barque, son frère aîné lui disait, tout en ramant vers la rive :

— Dis donc, Goro, elle est vraiment jolie, ta femme. Tu ne regrettes sans doute pas d'être resté vingt ans à l'attendre, à Tôkyô !

— Tu me fais rougir !

« Hou ! hou ! » leur cria Pai-Ran en leur adressant un signe de la main, devant la cabane de surveillance, sur la plage. À ses pieds, il y avait deux enfants qui s'amusaient.

— Elle n'est pas seulement jolie, reprit son frère. Elle a un caractère en or ! Elle est trop bien pour toi !

— Dis-moi : j'ai vraiment envie de me fixer ici. Tu es d'accord ?

— Bien sûr. On a des huîtres et des praires – beaucoup plus qu'il n'en faut. Il y a bien de quoi vous nourrir tous les quatre : ta femme, tes enfants et toi !

— Et papa ? Et maman ? Tu crois qu'ils seraient d'accord ? Je n'ai même pas été à leurs obsèques !

— Ne t'en fais pas. Je ne sais pas s'ils ont emporté leurs soucis terrestres dans l'autre monde, mais leur principal souci, c'était toi. Alors ça leur ferait plutôt plaisir.

La barque avait abordé, sa proue mordant sur la plage qu'enveloppait une nappe de brouillard très basse.

— Tiens ! Où sont-ils passés ? Pai-Ran ! Pai-Ran !

Goro errait sur la plage, à la recherche de sa femme et de ses enfants. Puis il se retourna et vit le lac disparaître dans la brume toute blanche.

— Goro ! C'était la voix cristalline de Pai-Ran.

Ses bottes, emprisonnées dans le sable sec jusqu'au niveau des chevilles, interdisaient à Goro de bouger.

— Hé ! Où es-tu ? Se servant de ses mains comme d'un porte-voix, il appelait sa femme.

— Goro ! Il rampa sur la dune pour suivre le son de cette voix. Goro, je suis morte. Je ne peux plus vivre avec toi !

— Voyons, comment est-ce possible ! Maintenant que nous voilà enfin chez nous ! Pourquoi est-ce que tu dis ça ? Je vais bosser comme un fou pour te rendre heureuse. Tu seras payée de toutes les peines que tu as subies. Ne meurs pas ! Je vais t'emmener à l'hôpital. Tiens, monte sur mon dos ! Allons à l'hôpital. Ton foie guérira.

Et il s'accroupit dans la brume en lui offrant son dos.

— Non, Goro. Merci, mais ce n'est plus la peine. *Hsie hsie*.

À ses pieds, il vit une rose de plage aux teintes violettes.

— Mais... pourquoi as-tu pris cette forme ? Impossible désormais de vivre ensemble, de manger, de boire, et même de nous aimer !

La fleur, prise d'un frémissement, sembla lui murmurer :

— Merci, Goro. Ne te fais plus de soucis pour moi. Mes clients sont tous gentils. Mais le plus gentil, c'est toi, Goro, puisque tu m'as épousée !

Goro arrosa la fleur de ses larmes.

— Moi ? Non. Je n'ai rien de gentil. La pègre, les flics, les clients : tout ce monde-là t'a fait souffrir. Mais le pire de tous, c'est moi. Pour cinq cent mille yens je me suis prêté à ce mariage, pour tout dilapider en trois jours. Et toi, tu as dû rembourser cette somme avec ta chair ; rembourser en crachant le sang. Nous sommes tous des monstres. Comme des monstres,

nous t'avons dévorée jusqu'à ce qu'il ne reste plus de toi qu'un squelette.
Comment peux-tu croire qu'il y ait de la gentillesse chez un monstre ?

Il prit dans les mains cette fleur muette, avec la motte de terre qui la supportait, et, lui lança un cri passionné :

— Tu n'as plus besoin de rien faire ! Sois ma femme !

OceanofPDF.com

Par la fenêtre de l'express, on voyait passer la mer, toute terne sous la pluie. Les os calcinés, que Goro tenait sur ses genoux, étaient encore chauds ^{11}.

— Ah, vraiment, Goro, faudra me donner un bon pourboire ! C'est moi qui ai tout fait pour vous de A à Z !

Satoshi accompagna ces propos d'un bâillement ; il était affalé sur son siège, épuisé.

— Dis-toi que ça t'a sans doute appris pas mal de choses. Si tu veux désormais travailler comme chasseur de têtes à Kabuki-chô, tu auras plus d'une fois l'occasion de faire ça !

— Ah oui, marrez-vous, tiens ! Vous n'avez pas été fichu de faire autre chose que de chialer, mais c'est quand même vous qui avez eu le pognon. Et moi qui ne reçois que mon salaire, il a même fallu que j'aie fait des courbettes à un prêtre ! Quelle connerie ! Un peu de bière, ça vous dit ?

Satoshi acheta de l'alcool et des amuse-gueules à la vendeuse ambulante, et avala une bière, goulûment et bruyamment – une fois n'était pas coutume.

— Tu vas te faire engueuler par la brigade des mineurs ^{12} !

— Je m'en fous ! Au moins, dans une maison de correction, j'aurai plus souvent l'occasion de rigoler ! Mais dites donc, Goro, en fait, vous ne l'aviez jamais rencontrée, cette fille ?

Et du bout du doigt, il heurta légèrement l'urne funéraire.

— Non, jamais.

— Je ne vous crois pas. Allez, franchement ! Je ne dirai rien au patron, mais je veux savoir la vérité. Combien vous avez tiré de coups avec elle ?

Goro tourna la tête pour regarder les flots qui prenaient leurs couleurs du soir.

— Si c'est le cas, Goro, eh bien, il vaut mieux aller voir un médecin. Le docteur l'a dit hier soir : l'hépatite, ça ne se manifeste pas tout de suite. Il a

dit ça pour vous, hein ; il faudrait pas qu'elle vous l'ait passée.

— Il n'y a rien eu entre elle et moi ! Puisque je te dis que je ne l'ai même pas vue !

— C'est pas vrai ! Vous mentez ! Alors hier, c'étaient des larmes de crocodile ? Vous vous jetez sur le corps en chialant ! Vous vous laissez tomber sur le cul devant le four crématoire ! Vous ramassez les os en pleurnichant ! Je savais plus où me mettre, moi !

— Si j'étais aussi bon comédien que tu le dis, je ferais autre chose dans la vie que ce que je fais maintenant ! J'avais pitié de cette fille ! C'est ça qui me faisait pleurer, voilà tout !

— Tu parles ! Alors là, c'est vraiment du baratin !

— Tu verras, quand tu auras fait vingt ans à Kabuki-chô ! Et puis d'ailleurs, tu ne tiendras peut-être même pas tout ce temps-là !

Goro se rappela la triste scène des obsèques. Dans une petite salle du crématorium, un moine debout, en train de réciter une version simplifiée des prières d'usage. Pour toute assistance, quelques femmes – des étrangères – habillées comme à l'ordinaire, et qui, selon toute apparence, étaient venues sur ordre de leur souteneur, puisque aucune d'elles ne pleurait. Ses mains éprouvaient encore cette sensation de légèreté que lui avaient procurée les ossements quand il avait fallu les ramasser un par un avec des baguettes. Les femmes effrayées n'avaient pas voulu participer à cette tâche. C'était donc lui qui, tout seul, avait collecté ces os si fins, en serrant bien fort l'urne funéraire contre son flanc.

En tout cas, depuis le moment où Sataké avait confié cette mission à Goro et à Satoshi, tout s'était réglé en une journée. Effectivement, il n'y avait rien eu là de bien difficile. La mort d'un être humain ? Ce n'était pas plus compliqué que cela, quand on s'arrangeait pour faire l'impasse sur les cérémonies et autres usages superfétatoires. Mais il demeurait une chose sur laquelle Satoshi n'avait pas pu faire l'impasse : c'était le chagrin inopiné de Goro – qui, au demeurant, comprenait fort bien que la chose ait contrarié son compagnon.

— Allez, Goro, prenez de la bière ! Toutes ces larmes, ça doit donner soif !

Satoshi n'était sans doute pas ravi ; cependant, cette histoire les avait rapprochés l'un de l'autre.

« Lui, au moins, se disait Goro, il sait s'adapter aux circonstances, il est loin d'être stupide. Il ne mènera pas la vie absurde qui est la mienne. » Et il laissa couler la bière au fond de sa gorge – qui le brûlait, à force de sanglots.

Quand la fraîcheur de la bière se fut répandue dans son estomac vide, il ne sentit que plus vivement la chaleur des os calcinés.

— Tiens ! fit Satoshi, comme si l'idée lui était brusquement venue à l'esprit – et sans éloigner la canette de ses lèvres. Je me demande bien ce qu'il va faire de ces cendres, le patron ! Vous croyez qu'il va les réexpédier en Chine ?

Goro se dit que de cela, Sataké ne s'occuperait pas. Les renvoyer en Chine ou leur chercher une sépulture comme celle qu'on réservait aux défunts sans famille : c'était à lui, Goro, que la chose incombait.

— Dans la somme qu'il m'a donnée, il a certainement inclus les frais pour ça aussi. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ça, je ne m'en occupe plus, hein ! Soyez sympa, Goro. D'accord ?
Comment agir ?

Avant même que Goro s'en fût aperçu, le paysage du port, de l'autre côté de la fenêtre, avait disparu, cédant la place à des complexes industriels dont les flammèches orangées dressaient une forteresse au-delà de l'obscurité nocturne.

— Ah, tiens ! ajouta Satoshi. On va voir ce qu'elle a laissé dans ses affaires. Si ça se trouve, il y a des objets de valeur.

Du porte-bagages, il tira un sac en papier que tous deux conservaient depuis leur visite à l'hôpital sans en avoir inspecté le contenu. Dessus, on voyait une étiquette, peut-être collée par une infirmière et portant un griffonnage : *M^{me} Takano*.

Satoshi détacha la bande adhésive, et entre deux doigts sortit un par un les objets que contenait le sac : un méchant imperméable en toile très fine, une robe en synthétique, de petites sandales argentées.

— On aurait dû mettre tout ça dans son cercueil. Ça sert à rien, de rapporter ces machins. À moins que je les refile aux gonzesses qui me courront derrière !

— Laisse ces trucs-là, c'est pas à toi ! fit Goro ; et il lui arracha le tout.

Du sac tomba une pochette rouge.

— Tiens, une pochette ! Y a du pognon, j'en suis sûr ! Elles ont toutes du fric sur elles ! On va se le partager. D'accord, Goro ?

Il y avait un portefeuille, contenant une somme dérisoire et des préservatifs. Il y avait aussi un rouge à lèvres écarlate.

— Trois mille yens et des pièces merdiques ! Elle était fauchée, bordel !

— Prends tout pour toi, Satoshi.

— Ouais, merci bien !

Goro découvrit une enveloppe pliée. Elle était bleu ciel, tout comme la première lettre.

Le destinataire était à nouveau : *M. Takano Goro*. La vue de l'inscription calligraphiée lui fit chaud au cœur.

— Encore une lettre d'amour ! Une fois de plus, elle va vous dire : *Le plus gentil, c'est vous, Goro...*

Satoshi n'avait pas eu le temps d'achever que Goro lui frappa le nez du revers de la main.

— Aïe ! Ça va pas, non ?

— Ta gueule ! Fous le camp !

— Excusez-moi...

Satoshi, tout penaud, se leva pour s'installer de l'autre côté du couloir.

Goro déplia la feuille. L'écriture avait changé depuis la première lettre, celle de la veille. Le tracé en était malingre et tourmenté. Les caractères couvraient le papier bleu.

Goro que j'aime beaucoup,

Tant qu'il y a personne, je vous écris en secret. Je suis couchée, j'écris d'une main. Excusez-moi, mon écriture est pas belle.

Depuis je suis arrivée à l'hôpital, j'ai jamais parlé. Si je parle japonais, on me demandera trop de choses ; alors je parle chinois.

Certainement je vais mourir. Les médecins croyaient je comprends pas le japonais et discutaient. Et je connais beaucoup de filles qui ont eu comme moi. Alors je comprends. C'est mon tour. Voilà.

Les infirmières sont gentilles, elles m'écrivent toujours des messages pour demander le numéro de téléphone de ma famille. J'ai donné celui de M. Sataké. Pardon. Je pensais : de toute façon la police est au courant.

Je vous connais bien, Goro. Au cas où je me ferais pincer, M. Sataké m'a écrit votre adresse, votre âge, votre caractère, vos habitudes, vos plats préférés. Je me rappelle bien tout. Je lisais tous les jours pour pas oublier.

J'ai aussi des photos. Quatre pareilles. Je les ai toujours sur moi. Je les regardais tous les jours pour bien me souvenir et je suis tombée amoureuse de vous. Comme je vous aime, mon travail est dur. Avant le travail, toujours je vous demande pardon. Je peux pas faire autrement, mais pardon.

Si je me donne du mal pour travailler et je rembourse mes dettes, est-ce que je pourrai voir Goro ? Est-ce que je pourrai vivre avec lui ? Je me disais toujours ça pour travailler beaucoup. Mais j'en peux plus.

Vous êtes toujours souriant. Vous fumez pas, vous buvez un petit peu ; vous êtes pas bagarreur ; vous aimez pas la viande, vous aimez le poisson ; n'est-ce pas ? Alors, moi aussi j'ai arrêté fumer. Je bois un petit peu ; je mange pas de viande ; je mange du poisson.

Mes clients ils sont gentils. Mais je vous oublie jamais quand je travaille. C'est vrai. Je me dis : mon client c'est vous. Ça m'aide à travailler bien et mon client il est content.

Là où vous êtes né, c'est pas loin de la mer, n'est-ce pas ? Quand je suis venue ici, j'ai regardé dans une carte en pensant : c'est près. Mais c'est très loin alors j'étais déçue. Mais c'est comme moi. Vous êtes comme moi, vous venez de loin pour travailler.

Quand je serai morte, vous viendrez me voir ? Si vous pouvez venir, je vous demande une chose : je peux entrer dans votre tombeau de famille ? Je peux mourir comme votre femme ? Je vous demande trop, pardon. Mais c'est seulement ça, je vous demande.

Grâce à vous, j'ai travaillé beaucoup. J'ai envoyé de l'argent, beaucoup. J'ai peur mourir. J'ai mal. Je souffre mais j'essaie être courageuse. Acceptez ma demande, s'il vous plaît.

J'entends la mer. Il pleut. Il fait très noir. Je suis couchée, j'écris d'une main. Excusez-moi, mon écriture est pas belle.

Je vous aime beaucoup, Goro. Le plus dans le monde. Je vous aime plus qu'autre personne. Je pleure : pas parce que j'ai mal ou je souffre ou j'ai peur ; parce que je pense à vous.

Comme je faisais certainement tous les soirs en disant bonne nuit, je pleure en voyant vos photos. C'est toujours pareil. Quand je vois votre photo, vous qui êtes si gentil, ça me fait pleurer. C'est pas parce que je suis triste ou je suis malheureuse, c'est parce que je pense : merci.

J'ai rien à vous donner. Pardon. Alors je laisse seulement les mots. Excusez-moi, mon écriture est pas belle.

Je vous aime avec tout mon cœur plus que personne dans le monde.

Goro, Goro, Goro, Goro, Goro, Goro, Goro, Goro, Goro.

Tsai-chian ^{13}. Au revoir.

Avant même d'avoir terminé la lettre, Goro éclata en sanglots.

— Qu'est-ce qui se passe, Goro ?

Comme Satoshi l'observait avec inquiétude, Goro lui jeta la canette vide à la figure.

— Ta gueule ! s'écria-t-il. Casse-toi !

— Mais... ça ne tourne pas rond, chez vous !

— Si, au contraire, ça tourne rond, chez moi ! Tout à fait rond ! C'est chez vous autres que ça ne tourne pas rond ! Chez vous tous !

Derrière la fenêtre obscurcie par la nuit, les lumières des complexes industriels se rapprochaient.

Goro résolut de revenir dans son pays natal. Son frère aîné serait compréhensif et ferait certainement bon accueil à cette femme qu'il n'avait jamais vue mais qui était bien sa belle-sœur.

« Rentrons ensemble au pays, Pai-Ran. Tout le monde nous attend. »

Goro prit le vieux tube de rouge à lèvres, et sur l'urne funéraire écrivit :
Takano Pai-Ran.

« C'est vrai : mon écriture est moins belle que la tienne ; mais ne te moque pas de moi. D'accord ? »

Un sourire brilla à travers ses larmes, pendant que, sur ses genoux, les os calcinés s'entrechoquaient dans leur boîte.

OceanofPDF.com

{11} Des quatre grandes îles qui constituent l'archipel japonais, le Hokkaidô (capitale : Sapporo) est la plus septentrionale.

{12} Pour les employés japonais, retraite n'est pas toujours synonyme de cessation d'activité. Nombreux sont les « retraités » qui, pour arrondir leurs fins de mois, passent à une nouvelle activité.

{13} *Misô* : pâte de soja fermentée, que l'on dilue pour faire une soupe dans laquelle sont incorporés divers légumes.

{14} Quartier chaud de l'ouest de Tôkyô, dans l'arrondissement de Shinjuku.

{15} Département situé au sud-est de Tôkyô.

{16} Au Japon, le mariage civil n'est pas une cérémonie. Il suffit de déposer à la mairie un formulaire rempli par les futurs époux et leurs témoins. De plus, les époux ne sont pas tenus de comparaître en personne devant l'officier d'état civil : ils peuvent très bien charger un tiers de déposer à la mairie le formulaire de mariage.

{17} C'est-à-dire dans la deuxième moitié des années quatre-vingt, période marquée par une spéculation effrénée, notamment en matière immobilière et boursière.

{18} *Merci* en chinois.

{19} *Mille fois merci* en chinois.

{10} Au Japon, actes officiels et événements importants ou privés sont le plus souvent datés de l'année du règne de l'empereur.

{11} Les morts sont toujours incinérés, et leurs restes placés dans une urne d'abord conservée un moment par la famille, puis enterrée.

{12} Au Japon, la consommation d'alcool est interdite aux mineurs, c'est-à-dire aux moins de vingt ans.

{13} *Au revoir*, en chinois.

OceanofPDF.com